

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON)

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 15 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

LE ROI DES BELGES FÉLICITE UN OFFICIER FRANÇAIS



A Fumes, ces jours derniers, le roi des Belges assista au défilé d'un bataillon de tirailleurs algériens qui venaient, avec des chasseurs à pied, de reprendre aux Allemands la petite ville de Ramscapelle. Avant de se retirer, le souverain appela d'un geste le commandant des tirailleurs pour le féliciter de la conduite héroïque de ses troupes,

Ayuntamiento de Madrid

La journée

du 8 Novembre

L'ennemi a manifesté moins de violence dans ses attaques; il a été repoussé dans la région de Dixmude et d'Ypres.

Les troupes britanniques ont avancé autour d'Armentières; les troupes françaises, autour de Soissons.

M. Viviani a remis au maire de Reims la croix de la Légion d'honneur et a prononcé à cette occasion un éloquent discours.

La situation militaire

Comme le faisaient prévoir les derniers communiqués, l'offensive allemande a repris avec violence dans les Flandres et sur tout le front. Son effort principal est dirigé sur la région moyenne entre Ypres et Arras. Le kaiser aurait renouvelé ses ordres formels pour ouvrir les routes de Calais et de Boulogne. Cette stratégie paraît de plus en plus incompréhensible.

Je comprends très bien que le haut commandement allemand cherche du côté de la France un succès qui fasse compensation aux défaites de Pologne et de Galicie, et qui lui permettent ensuite de reprendre des troupes pour les ramener contre les Russes. Mais en supposant même que ces attaques acharnées réussissent à rompre notre ligne sur quelques points, ce ne sera jamais qu'une victoire à la Pyrrhus.

Je ne puis imaginer que Calais soit un objectif, à moins de croire le kaiser hanté par les souvenirs de la guerre de Cent Ans. La vérité est que les Allemands commencent à se débattre au milieu d'une situation qui empire chaque jour, leur tactique s'en ressent. Ils foncent un peu partout, à coups d'hommes, non point tant pour reprendre une marche en avant impossible que pour garder les positions acquises, en particulier cette Belgique qui est la cause première de la faillite de leur stratégie et qu'ils considèrent, sans doute, comme un gage précieux pour le règlement des comptes.

Il est vraiment extraordinaire que ces attaques incessantes, acharnées, ne réussissent sur aucun point. Les Allemands ont certainement la supériorité du nombre, mais précisément leur tactique repose sur le coup de massue; ils se lancent en formations denses et profondes et s'exposent ainsi à subir tous les effets meurtriers du feu.

Il y a lieu de croire que les officiers et sous-officiers n'ont pas confiance dans l'élan individuel de leurs soldats et qu'ils préfèrent les tenir le plus serré possible; mais aussi l'échec est plus sensible et plus difficile à réparer.

Sous le feu, ces masses se désagrègent, se rompent, et ceux qui arrivent sur la ligne attaquée sont à la merci d'une contre-attaque. C'est certainement à l'énergie des nombreux sous-officiers allemands que de tels efforts peuvent se continuer au prix de tant de pertes, mais la valeur des soldats paraît s'affaiblir de plus en plus. Au contraire, celle de nos soldats et de nos alliés croît de jour en jour, non seulement dans la défensive, mais dans les reprises d'offensive qui, peu à peu, s'étendent sur tout le front.

Au début de la guerre, nos soldats participaient avec enthousiasme, mais après les premiers revers on pouvait craindre que leur moral comme leur vigueur physique ne fussent déprimés. Mais la vertu de la race a réagi, et aujourd'hui, dans les tranchées comme à l'assaut, nos troupes aguerries, commandées par des chefs éprouvés, sont capables de tous les efforts, elles le prouvent journellement; leur tactique d'attaque repose surtout sur la souplesse des formations et sur le courage individuel. Une fois de plus, la qualité l'emportera sur la quantité.

Général X...

"La Vie Féminine"

A dater de cette semaine nous publierons tous les mercredis, avec l'article leader de

M^{me} VALENTINE THOMSON

une ou plusieurs pages illustrées réservées à la VIE FÉMININE. Les questions d'ordre social où la femme joue un rôle prépondérant y seront exposées. Nous y joindrons le CARNET DE LA SOLIDARITÉ, que nous avons décidé de publier le lundi, et qui sera mieux à sa place dans ces pages.

Action moins violente, progrès sur plusieurs points

Communiqués officiels du 8 novembre 1914

15 heures

Hier, entre la mer du Nord et la Lys, l'action a été moins violente. Quelques attaques partielles de l'ennemi ont été repoussées vers Dixmude et au nord-est d'Ypres. Sur presque tout le front, nous avons pris l'offensive à notre tour et avancé notamment dans la région au nord de Messines.

Autour d'Armentières, les troupes britanniques ont légèrement progressé. Entre La Bassée et Arras, les attaques ennemies ont été repoussées.

D'Arras à Soissons, aucun incident notable.

Autour de Soissons, avance marquée de nos forces. Dans la région de Vailly, également sur la rive droite de l'Aisne, nous avons consolidé nos progrès au nord de Chavonne et de Soupir. Une attaque allemande sur Craonnelle et Heurtebize a été repoussée.

Autour de Verdun, au nord-ouest et au sud-est de la place, nous organisons les points d'appui récemment enlevés.

Un brouillard intense a régné toute la journée tant dans le Nord qu'en Champagne et en Lorraine, restreignant l'action de l'artillerie et de l'aviation.

23 heures

Au Nord, l'ennemi paraît avoir concentré son activité dans la région d'Ypres, sans résultat du reste; nous tenons partout.

Sur l'Aisne, nous avons atteint, au nord-est de Soissons, le plateau de Vrégnny, sur lequel nous n'avions pas encore pris pied.

Rien d'autre à signaler.

• DERNIÈRE HEURE •

Le communiqué officiel belge

LE HAVRE, 8 novembre. — Sur l'Yser, la grande tête de pont de Nieupoort a été réoccupée à la suite de l'offensive amie.

L'ennemi tient le front de Lombartzyde.

Des reconnaissances au sud-est de Nieupoort, envoyées vers l'Yser, ont été reçues à coups de fusil.

Les Allemands occupent encore Saint-Georges et certaines fermes. Ces points sont canonnés actuellement par notre artillerie lourde.

On signale qu'une batterie allemande de quatre pièces a été submergée près d'une ferme. Stuyvenkerke et le château de Vicogne ont été trouvés évacués et remplis de cadavres allemands.

Dixmude a été violemment bombardé aujourd'hui. Une attaque très sérieuse, dirigée contre ce point, a été repoussée avec succès.

Dans la région d'Ypres, l'ennemi a dirigé de violentes attaques sur Birschoote, Klein, Zillebeke et à l'ouest de Wytschaete. Toutes ont été repoussées par la contre-offensive des alliés.

Entre la Lys et le canal de La Bassée, deux attaques ennemies, dirigées contre le front des alliés, ont été repoussées.

L'ennemi a cherché également sans succès à prendre Givanchi.

Le général Gallieni aux obsèques des capitaines Faure et Rémy

Le général Gallieni, gouverneur militaire de Paris, a prononcé aux obsèques des capitaines aviateurs Rémy et Faure, l'allocution suivante :

Messieurs et chers camarades,

Je m'associe aux paroles du commandant Girod, et je tiens à vous remercier aussi, vous tous, officiers, pilotes et soldats de l'aéronautique, qui ne comptez plus vos glorieuses victimes.

Les capitaines Faure et Rémy s'étaient fait remarquer par leur audace et leur mépris de la mort; ils sont tombés au moment où ils allaient vers le front combattre l'Allemand. Nous saluons leurs dépouilles.

Comme eux, vous êtes tous prêts à faire votre devoir et à prouver qu'une chose importe : « C'est le salut de la patrie ! »

Les vétérans au cimetière de Bagneux

Une cérémonie touchante a eu lieu hier après-midi au cimetière parisien de Bagneux.

Plus de 3.000 vétérans, combattants de 1870-71, s'étaient réunis, précédés de leurs drapeaux, à la porte d'Orléans, pour se rendre en cortège sur les tombes des soldats inhumés dans cette nécropole et y déposer une palme au nom des vétérans de France.

Le cortège était précédé des membres du conseil général d'administration et de la commission du contrôle général de la société, auxquels s'étaient jointes la municipalité de Montrouge et de nombreuses délégations de sociétés militaires et patriotiques.

Plus de 10.000 personnes s'étaient massées autour du monument de l'allée centrale, au pied duquel M. J. Sansbœuf, président général de la Société des Vétérans, a prononcé un émouvant discours.

Le communiqué officiel russe

PÉTROGRAD, 8 novembre. — Communiqué du grand état-major :

Sur le front de la Prusse orientale, nos troupes ont délogé les Allemands de la région de Wirballen, puissamment fortifiée, et elles ont progressé jusqu'à Stalupenen.

Dans la région des forêts de Rominten et de Lyck, nos troupes continuent à talonner les arrières-gardes ennemies.

Sur la rive gauche de la Vistule, notre cavalerie a pénétré sur le territoire allemand et a détruit la voie ferrée près de la gare de Ploeschen, au nord-ouest de Kalish.

Sur la route de Cracovie, le 6 novembre, nous avons attaqué les arrières-gardes autrichiennes sur la rive Nida et, le lendemain, ces opérant sur la rivière Nidzitsa.

En Galicie, nos troupes poursuivent leur offensive.

Dans les derniers combats sur le San, nous avons fait prisonniers 125 officiers et 12.000 soldats. Nous nous sommes emparés de mitrailleuses et de munitions.

Au sud de Przemyśl, nous avons fait, le 6 novembre, plus de 1.000 prisonniers.

Le bilan de Tsing-Tao

TOKIO, 8 novembre (Dépêche Havas). — D'après de nouveaux renseignements, les Japonais auraient fait 2.300 prisonniers à la suite de l'assaut de Tsing-Tao.

Les Japonais ont eu 14 officiers blessés et 426 soldats tués ou blessés.

Essad pacha voudrait marcher sur Scutari

ROME, 8 novembre (Dépêche Havas). — On mande de Vallona au *Corriere d'Italia* qu'Essad pacha aurait l'intention de marcher sur Scutari, où il voudrait hisser le drapeau musulman. Trois canons et de nombreuses munitions auraient été transportés dans ce but par le paquebot *Jonio* de Vallona à Durazzo.

Un caporal promu officier

Le caporal Black, du 2^e régiment des gardes du corps, en traitement à notre hôpital pour une blessure dans l'estomac, reçue à la bataille de l'Aisne, a été avisé ce matin de sa promotion au grade de sous-lieutenant pour sa conduite vaillante dans les principaux combats de la campagne.

Dans ce numéro :

Page 4 : M. Viviani décore le maire de Reims.

Page 5 : « Excelsior » en Belgique : la guerre en Flandre maritime.

Page 8 : La presse française et étrangère.

Page 9 : La défense nationale et les sports.

Page 11 : Les résultats sportifs d'hier

Un exemple en chair et en os

Pour ouvrir la porte à cet « esprit nouveau » dont je parlais l'autre jour, l'instant est propice. Ce ne sont pas seulement, en effet, les maux dont souffre la Patrie et les dangers qui la menacent au nom desquels nous y sommes incités. Un exemple vivant se trouve au milieu de nous. Il circule amicalement sur notre sol, nous apportant le renfort de sa tranquille vaillance. Cet exemple en chair et en os, c'est le soldat anglais. L'esprit nouveau que je vous presse d'acquiescer, c'est l'esprit du soldat anglais.

S'il n'y a vraiment qu'une nation dans le monde pour pouvoir réagir en bloc au seuil d'une tragédie inattendue comme la France vient de le faire, il n'y en a qu'une aussi qui puisse se payer le luxe inouï de partir en guerre avec deux cent mille hommes et d'en posséder sept cent mille après trois mois de lutte armée. Ce phénomène est dû à ceci que l'Angleterre est à peu près le seul pays où l'on puisse d'un homme faire rapidement un soldat parce que l'homme est « gréé » pour cette transformation, comme diraient les Canadiens de Québec en leur pittoresque langage.

Vous ne pensiez pas qu'il le fût ? Eh ! non, certes. Il ne fréquentait guère le gymnase, ne marchait pas en rangs, n'évolait pas au son du tambour et ne s'entraînait pas au respect rigide des hiérarchies militaires. Rien de tout cela. Seulement, il se servait de l'exercice physique pour cette besogne dont je disais lundi dernier qu'elle consiste à porter ses forces individuelles au maximum et à les y maintenir. Et, chez lui, cela était devenu comme une seconde nature. La besogne se faisait inconsciemment.

Cette culture de ses forces est pour l'Anglais la première source de jouissance physique. On parle toujours de son goût du « confort ». Le goût de la force lui vient en premier lieu et le satisfait plus complètement encore. Se sentir fort est une joie après laquelle il court tout enfant et qu'il retient jusqu'à la vieillesse. C'est l'exercice physique qui lui procure et, notez-le bien, l'exercice intensif et instinctif qu'on appelle le sport — et non point cet exercice dosé, anodin et calculé que préconisent des théoriciens qui peuvent être de savants physiologistes mais sont, à coup sûr, de très pauvres psychologues.

Dans ce développement de son être, l'Anglais s'aide de deux adjuvants puissants : l'air et l'eau. Il n'y a pas plus de deux ou trois ans, mon ami lord Desborough me disait : « C'est drôle. J'ai toujours aimé le plein air. Mais depuis que j'ai passé la cinquantaine, j'en raffole. Je voudrais dormir toujours dehors, manger dehors, écrire dehors, ne jamais sentir de toit entre moi et l'atmosphère. » C'est la saine et bonne griserie de l'oxygène. Cette griserie-là nous la connaissons fort mal en France. Nous ne savons pas en jouir. Elle ne vient pas toute seule. Le culte du plein air ne se célèbre point dans un temple ouvert à tous venants et, pour parvenir aux extases qu'il procure, il faut avoir la volonté et l'énergie de franchir la rudesse des épreuves initiales. Ce seraient chez nous des épreuves moins rudes qu'ailleurs pourtant. Sans médire de l'Angleterre, son climat ne vaut point le nôtre et nous n'avons pas d'excuse de prolonger notre inaptitude à profiter de sa douceur.

Il en va de même de l'eau. Je crois que, très sérieusement, il est absolument impossible de s'empêcher de l'exercice physique si l'on n'appelle pas l'eau à la rescousse. Or, je le constate avec regret dans mes tournées actuelles, les progrès en France, sous ce rapport, sont tout à fait insignifiants. Le lavage après l'exercice, de même que l'aérage pendant l'exercice — ce double dogme du musculationnisme anglais — ne sont pas entrés dans nos mœurs.

Serait-ce donc si difficile ? Oui, paraît-il, parce que : 1° le temps manque pour se déshabiller ; 2° il n'y a pas de vestiaires organisés ; 3° il n'y a pas de douches ni de bains à portée...

Avez-vous fini ? Voilà vos arguments ?... Ils sont jolis. Je vous dirai la prochaine fois ce que j'en pense.

Pierre de Coubertin.

Des classes de français en Alsace

BELFORT, 8 novembre (Dépêche Havas). — Les autorités françaises ont décidé d'ouvrir des classes de français dans les localités alsaciennes que nous occupons. Ces classes seront dirigées par des sous-officiers ou soldats instituteurs.

Les classes faites en allemand continueront à fonctionner.

Échos

Et avec ça ?

Excédé par de trop nombreuses réclamations, le gouvernement militaire vient d'expliquer, dans une note aux journaux, les causes qui lui commandent de ne point autoriser la fabrication du « pain de fantaisie ».

Le croiriez-vous ? A cette époque pathétique, s'il en fut dans l'histoire de la France, au moment où notre jeunesse — la jeunesse qui n'est pas embusquée — et non seulement notre jeunesse, mais des milliers et des milliers de pères de famille se battent, meurent stoïquement afin de repousser l'envahisseur, en ces jours où leur bravoure et leur gaieté nous charment en nous émouvant, alors qu'il est impossible de songer sans frissonner à leurs souffrances par la pluie, par le brouillard, par le froid, l'on rencontre des gens qui gémissent au souvenir du « pain polka » et des croissants !...

Comme ils sont à plaindre !... Ils couchent dans un lit, ils peuvent quotidiennement prendre leur bain, ils mangent sur du linge blanc, ils sont à l'abri des schrapnells et des balles, ils ont le loisir de parcourir les gazettes, où les faits héroïques sont narrés, dans leur fauteuil en savourant leur café, mais la cuisson du « pain fendu » ou du pain boulot laisse à désirer !

Il faut ardemment souhaiter que l'écho de telles doléances n'arrive pas à la tranchée. O vous, qui n'êtes pas sur le front, mangez moins de « pain fendu » si votre estomac est à ce point délicat ; mais, par les dieux puissants ! mangez-le en silence en attendant le retour des soldats qui se battent pour vous !

Au pays du baschich.

La Turquie reprend le sentiment de la guerre... On va, enfin, rire un peu ! Nous allons de nouveau entendre parler des obus de bois peint, et, si la marine ottomane s'aventure au large, ce sera drôle, tout à fait.

Il y a quelques années, le commandant d'un croiseur turc reçut l'ordre de se rendre à Malte. Il leva l'ancre sans joie, éingla... approximativement vers l'île dont il soupçonnait peut-être la position. Il atteignit Gibraltar où, les fonds devenus rares, l'on vendit les dynamos du bord. Puis le croiseur enfila le détroit, pénétra dans l'Atlantique, y chercha Malte, ne la trouva pas, et stoppa, fort perplexe, à la hauteur de Libéria.

A Libéria, l'on vendit les pavillons à un roi nègre qui put enfin habiller ses deux douzaines d'épouses. L'on céda même les canons. Ces canons portaient à la fois par la bouche et par la culasse ; l'équipage les débarqua bien volontiers.

Le croiseur vira de bord, repassa Gibraltar, s'en fut sur les côtes tunisiennes, où un industriel devint propriétaire des projecteurs. Les lorgnettes et les montres restèrent à Jérusalem.

Puis, le bateau se retrouva — tout arrive ! — à l'entrée des Dardanelles... On se réjouit à Constantinople, où l'on n'osait plus compter sur son retour. Le commandant rédigea son rapport. Il fut laconique. Il écrivit simplement deux mots : *Malta Yok*, ce qui signifie, en français : *Malte, ça n'existe pas !*

La raison convaincante.

J'ai fait allusion aux obus de bois peint. Il semble que la Chine employa, avant la Turquie, ces curieux projectiles, projectiles humanitaires s'il en fut. Vous entendez bien que les contribuables ont consenti les sommes indispensables à l'achat de véritables obus. Mais entre les contribuables et le marchand d'obus, s'ingénia l'intermédiaire...

Il arrive cependant qu'en cherchant bien dans les arsenaux chinois, l'on y trouve de véritables instruments à tuer. Un jour, devant lord Charles Beresford, un mandarin à bouton rare commanda de charger une batterie.

L'amiral anglais fit quelques objections :

— Les pièces, dit-il, ne sont peut-être pas échelonnées comme il conviendrait. Si vous tirez, les servants de la première seraient tués par la décharge de la seconde, ceux de la seconde par la décharge de la troisième...

— Mais, interrompit le haut mandarin, l'obus irait tout de même à l'ennemi ?...

— Probablement, fit lord Beresford, surpris.

— C'est l'essentiel, conclut placidement le mandarin.

La poussière du passé.

Tandis qu'en Sorbonne, à l'occasion de la rentrée de la Faculté des Lettres, M. Alfred Croiset et M. Ernest Lavisse opposaient, avec leur habituelle maîtrise et une grâce toute hellénique, la culture française aux désirs grossiers des Germains, M. Prou, un de leurs collègues de l'Institut, donnait lecture, à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, d'un très savant mémoire.

Il s'agissait d'un diplôme de Charles le Chauve, en faveur de certain monastère. M. Prou prouvait que la charte avait été fabriquée de toutes pièces, car...

Mais je vous entends murmurer. Vous dites que les faits et gestes de ce Charles le Chauve, qui vivait au neuvième siècle, ne vous intéressent plus, surtout en ce moment ? Vos préoccupations sont plus immédiates !

Vous êtes bien difficile !

Ayuntamiento de Madrid

LA GUERRE AV C LA TURQUIE Les consuls russes en Syrie

retenus comme otages

LONDRES, 8 novembre (Dépêche de l'Information). — Le *Daily Telegraph* reçoit du Caire :

« Les consuls anglais et français de Damas, Jérusalem et des autres villes de la Syrie, accompagnés de nombreux réfugiés, sont arrivés à Alexandrie à bord du paquebot *Syracusé*. »

« Ils sont unanimes à déclarer que tous les consuls de Russie en Syrie ont été arrêtés et gardés comme otages par les Turcs. »

La Serbie solidaire de la Russie

NICH, 8 novembre (Dépêche Havas). — Le ministre de Serbie à Constantinople, M. Neadvitch, est rentré en Serbie avec tout le personnel de la légation et du consulat, rappelé par le gouvernement serbe, qui se solidarise avec la Russie.

Le ministre ottoman en Serbie a regagné Constantinople.

L'entrée en scène de la Turquie

TANGER, 8 novembre (Dépêche de l'Information). — L'entrée en scène de la Turquie, événement qui était d'ailleurs escompté ici depuis assez longtemps, est interprétée avec le plus grand calme.

Dans les milieux indigènes, on estime que l'intérêt de l'Islam n'est pas en cause et qu'il s'agit seulement de l'intérêt politique d'un parti inféodé à une puissance étrangère.

Une proclamation du chargé d'affaires anglais en Egypte

ALEXANDRIE, 8 novembre (Dépêche de l'Information). — On a publié en Egypte les lettres échangées entre le chargé d'affaires d'Angleterre et le président du Conseil des ministres à l'occasion de la rupture avec la Porte.

Le premier document contient une proclamation du général commandant les forces britanniques en Egypte. Elle explique les causes du conflit et déclare que l'Angleterre combat pour protéger les droits et les libertés de l'Egypte, conquis jadis par Mohammed Ali.

La proclamation ajoute que, connaissant la vénération que le sultan, en qualité de khalife, inspire aux musulmans d'Egypte, l'Angleterre assurera le poids de la guerre contre les Turcs sans demander contre eux l'appui du peuple égyptien.

Les Autrichiens repoussés autour de Chabat

NICH, 7 novembre (Dépêche Havas). — Dans la journée du 4 novembre, rien à signaler.

Dans la nuit du 4 au 5, l'ennemi attaqua vigoureusement nos positions au sud-est et au sud de Chabat. Au sud-est, il fut énergiquement repoussé. Au sud, nous effectuâmes une contre-attaque et nous mîmes l'ennemi en déroute, lui infligeant des pertes énormes. Il nous abandonna deux cents de ses blessés grièvement et cinq cents morts. Dans le courant de la même nuit, par un feu d'artillerie et d'infanterie, l'ennemi attaqua nos positions de Boraga et de Goutchevo, mais il fut repoussé.

Le 6 novembre, il attaqua de nouveau les mêmes positions et celle de Jagodea et renouvela également ses attaques contre nos positions au sud-est de Chabat. Il fut encore repoussé avec de grosses pertes.

Le prince héritier de Saxe, gravement blessé, ne prendra plus part à la campagne

LA HAYE, 8 novembre (Dépêche de l'Information). — Le prince héritier de Saxe, qui a été gravement blessé au cours des opérations militaires en France, a été ramené au palais royal.

On annonce qu'il ne prendra plus part à la campagne.

« Les jours sont graves » dit le kaiser

Suivant le *Berliner Morgenpost*, à l'occasion de la remise de la Croix de Fer au prince Karl Egon von Furstenberg, le télégramme suivant a été envoyé par le kaiser à la mère du prince :

Je vous félicite sincèrement à l'occasion de la Croix de Fer que votre Karl a si honorablement gagnée et en même temps pour la mitrailleuse qu'il a prise. Faites part à votre Max de la grande joie que cela me fait éprouver. Dieu nous aide dans ces jours graves ! Dans notre vieille amitié.

Afin d'éviter tout retard, prière de vouloir bien adresser toute la correspondance concernant le journal et tous les envois d'argent à l'administrateur d'« Excelsior », 88, Champs-Élysées, Paris.

M. Viviani décore le maire de Reims et prononce un émouvant discours

« C'est à ceux qui luttent que les générations futures devront de vivre souriantes dans les labeurs de la paix, une fois abattu le despotisme insolent qui voulait dicter sa loi au monde. »

M. le président du Conseil est parti, hier matin, accompagné de M. Léon Bourgeois, président de la commission parlementaire des départements envahis, pour se rendre dans les chefs-lieux de ces départements de l'Est surveiller l'enquête qu'il avait prescrite aux préfets, il y a une quinzaine de jours, et tendant à examiner l'importance des réparations rendues nécessaires par les destructions et aussi pour constater les besoins économiques des populations.

Il s'est arrêté à Reims, où il est arrivé à midi, et a remis, au nom du gouvernement, au maire de la ville, M. Langlet, la croix de la Légion d'honneur.

Cette cérémonie a eu lieu dans la grande salle de la mairie où les adjoints au maire, les conseillers municipaux, les généraux et les fonctionnaires étaient réunis, ainsi que MM. Bourgeois, Vallé, Montfeuillard, sénateur, et M. Lenoir, député.

M. René Viviani, en remettant la croix à M. Langlet, a prononcé l'allocution suivante :

Messieurs,

Le gouvernement a prescrit aux préfets des départements envahis de constater les dévastations dont ces pays ont été victimes. Je viens dans ces départements, accompagné de mon éminent ami M. Léon Bourgeois, président de la commission parlementaire des départements envahis, pour me rendre compte du résultat de ces enquêtes. Le gouvernement fixera ensuite une base d'évaluation et il fera appel aux départements que le sort n'a pas éprouvés. Bien certainement nos compatriotes consentiront les sacrifices nécessaires et, une fois de plus, la France donnera l'exemple d'une solidarité des cœurs et des intérêts qui fait sa gloire devant le monde.

Les villes martyrisées,

Je ne pouvais pas ne pas m'arrêter ici, au cours de ce voyage, dans cette ville martyrisée et qui, comme Lille, Laon, Arras, Senlis, Mézières, pour ne parler que d'elles, a héroïquement supporté toutes les calamités. Et venant ici, j'ai voulu, au nom du gouvernement qui m'en a donné le mandat, saluer l'homme d'action qui est votre maire et lui apporter la récompense de la nation. D'autres avec lui l'ont méritée, ici et dans d'autres villes, et l'acte du gouvernement en annonce d'autres. Cette croix de la Légion d'honneur, remise devant l'ennemi, dans cette ville décimée par un bombardement impie, appartient à l'homme de devoir qui, calme au milieu des catastrophes, a élevé les courages à la hauteur du péril.

« La République n'a pas donné à l'armée que des uniformes et des armes. »

Et, bien naturellement, ma pensée se reporte vers les combattants héroïques qui font face à l'ennemi. Depuis trois mois, ils s'immortalisent dans les âpres rencontres où nous fûmes jetés par l'agression d'un ennemi qui se croyait sûr d'étreindre, d'un geste, une proie longuement convoitée et d'asservir le monde. D'puis trois mois, ils résistent, ils avancent pas à pas, le jour, la nuit, sans repos, sans répit, les classes mêlées et les partis confondus, tous les fronts, le plus humble et le plus haut, courbés au même niveau, qui est le revers sanglant de la tranchée. Non : ne les remercions pas de combattre — ils n'accepteraient pas cet éloge — mais du réconfortant spectacle qu'ils donnent. Quelques-uns pensaient qu'une démocratie bouillonnante où toutes les idées s'affrontaient trop violemment quelquefois, première victime de la liberté qu'elle avait remise aux hommes, n'aurait pas l'esprit de suite dans le dessein, la force dans l'exécution qu'exige l'élaboration d'une grande œuvre. La République, que nous ne séparons pas de la France et qui est indestructible comme elle, a, depuis plus de quarante ans, grâce aux sacrifices consentis par la nation, constitué l'organisation matérielle dont la mobilisation fut une manifestation éclatante. Elle n'a pas donné à l'armée que des uniformes et des armes. Elle a fait du devoir militaire une des formes nécessaires du devoir civique. Elle a maintenu le haut idéal de la France qui, à toutes les heures de son histoire, s'est enflammé pour les nobles causes.

« Nous conquerrons le repos des nations. »

Regardez les enfants de la France : certes, ils luttent pour dérober le sol des aïeux à la souillure de l'envahisseur, pour assurer le repos des foyers, la sécurité matérielle du pays. Mais l'éclair de leurs yeux révèle une autre pensée. Ils luttent pour défendre le patrimoine de fierté humaine que les générations nous ont transmis. Ils luttent pour conserver à la France l'admirable figure mo-

rale que l'histoire lui a donnée. Ils luttent pour que ne soit pas interrompue la mission libératrice de cette France qui, des âges les plus lointains jusqu'à la Révolution, jusqu'à nos jours, a toujours combattu pour une idée. Ils mêlent dans leurs souvenirs tous les héros accumulés, les noms glorieux qui symbolisent les autres, et Bayard, et Jeanne d'Arc, et Turenne, et La Tour d'Auvergne, Hoche, Danton, Chanzy, Gambetta. Qu'ils soient bénis par la génération de leurs aînés et aussi par ceux qui se lèveront demain ! Grâce à leur héroïsme, nous conquerrons le repos des nations et c'est à eux que les générations futures devront de vivre souriantes dans les labeurs de la paix, une fois abattu le despotisme insolent qui voulait dicter sa loi au monde.

« Le gouvernement est un gouvernement de défense nationale. »

Pour nous, notre tâche quotidienne est d'organiser, d'administrer, d'intensifier la défense nationale. Le gouvernement n'est pas un gouvernement de parti : je l'ai dit dans l'inoubliable séance du 4 août, il est un gouvernement de défense nationale. Il aurait rétréci sa mission et il aurait encouru les reproches mérités de l'opinion s'il avait eu la pensée qu'une seule question se posait qui ne fût pas celle de la patrie. Il a fait appel à tous et les partis se sont rejoints à ses yeux dans la religion du pays. S'il commet des erreurs, s'il subit des critiques, comme il fut advenu à tous ceux qui dans ces heures tragiques auraient eu la charge de cette immense action, il a le sentiment du devoir à tous les moments accomplis. Et fidèle à cette trêve sacrée qu'il a lui-même appelée, où tout ce qui nous divise doit disparaître, où tous les partis ne font valoir qu'une revendication, celle du succès, il ira jusqu'au bout de sa tâche qui est d'assurer la victoire et la libération de l'Europe.

La force au service du droit.

Comme s'il était nécessaire, en effet, de bien souligner le rôle de la France, le militarisme allemand a fait entendre sa voix. Il proclame, par l'organe de ceux qui ont la mission de penser pour lui, le culte de la force et que l'histoire ne demande pas de comptes au vainqueur. Nous ne sommes pas un peuple de chimériques et de rêveurs ; nous ne méprisons pas la force ; seulement nous la mettons à sa place, c'est-à-dire au service du droit. C'est pour lui que nous luttons, que luttons à nos côtés la Belgique qui s'est immolée à l'honneur, nos alliés anglais et russes dont les armées opposent à la force déchaînée, en attendant de la piétiner, un rempart invincible. La France n'est pas un pays de proie : elle n'a pas étendu ses mains rapaces pour saisir le monde. Puisqu'on lui a imposé la guerre, elle l'a faite. Bientôt viendront les réparations légitimes qui restitueront au foyer français les âmes que la brutalité des armes en a séparées. Associés pour une œuvre d'affranchissement humain, nous irons, alliés et Français, unis dans la guerre et pour la paix, tant que nous n'aurons pas brisé le militarisme prussien et l'épée meurtrière par l'épée libératrice.

Le maire, très ému, a remercié en reportant sur la ville de Reims l'honneur qui lui était fait.

M. Léon Bourgeois a remercié le gouvernement et a prononcé une allocution très applaudie.

M. Lenoir a rappelé la mort du docteur Jacquin, adjoint au maire, l'un des meilleurs collaborateurs de M. Langlet, tué par un éclat d'obus.

Ensuite, le président du Conseil, accompagné des généraux et des fonctionnaires, a visité la cathédrale et les différents quartiers atteints par le bombardement. Il est reparti à 4 heures pour Châlons avec M. Léon Bourgeois, qui l'accompagne dans son voyage.

L'échéance des intérêts des créances hypothécaires

Sur la prière d'un grand nombre de syndicats et de groupements de propriétaires, M. Georges Berry, député de Paris, a demandé à M. Ribot, ministre des Finances, si les intérêts des créances hypothécaires étaient compris dans la prorogation des échéances prévue par le moratorium.

M. le ministre a répondu par la négation, mais il a déclaré que d'après l'article 4 du décret du 10 août 1914, les propriétaires qui n'étaient pas en état de payer les intérêts de leurs hypothèques, auraient la faculté d'obtenir un ajournement de paiement, en s'adressant au président du tribunal civil.

Ayuntamiento de Madrid

La médaille des braves

Parmi les inscriptions aux tableaux spéciaux des médailles militaires que publiera demain le Journal officiel, nous relevons les noms suivants :

Vurms (Camille), soldat au 39^e régiment d'infanterie : Blessé à la jambe le 19 septembre, a, malgré ses cinquante-quatre ans, continué de marcher sans se faire panser, a pris part au feu et n'a fait connaître sa blessure qu'après le combat ; a voulu continuer de marcher les jours suivants en refusant tout soin du service de santé, de crainte d'être évacué ;

Aveline, adjudant au 39^e régiment d'infanterie : Vieille, sergent réserviste au 38^e d'infanterie : Blessé au combat du 24 août par des éclats d'obus, a refusé de se faire porter au poste de secours, est resté à genoux en dehors de la tranchée, à la tête de sa section, la maintenant ainsi par son exemple sous un feu violent d'infanterie et d'artillerie ;

Giacomini-Ottavio, sergent réserviste au 30^e d'infanterie :

Fait prisonnier au cours de la nuit du 16 septembre, grâce à un subterfuge déloyal de l'ennemi et sommé de le conduire à l'emplacement de sa compagnie, qu'on essaya de surprendre en criant : « English ! English ! » s'est écrié : « Tirez, ce sont des Boches », s'est aplati devant le feu et a profité de l'obscurité pour s'échapper et rejoindre sa compagnie, après avoir fait échouer l'attaque ennemie ;

Jobard, soldat au 104^e d'infanterie : A fait preuve du plus grand courage et de la plus grande énergie depuis le commencement de la campagne. Le 16 septembre, s'est offert spontanément pour aller planter au faite d'une ferme le drapeau de la convention de Genève, alors que la ferme, violemment canonnée par l'ennemi, avait été évacuée par nos troupes et ne renfermait plus que des blessés ;

Guignies, sergent au 140^e d'infanterie : Grièvement blessé par l'éclatement d'un obus qui avait tué deux de ses camarades de tranchée, est resté sans se plaindre pendant de longues heures sur la ligne de feu, cachant à ses hommes sa blessure pour les empêcher de se démoraliser pendant la nuit ;

Gerin (Rozé), soldat territorial au 52^e d'infanterie : Engagé volontaire à cinquante-trois ans pour la durée de la guerre, a donné un très bel exemple de patriotisme : agent de liaison du colonel, a été grièvement blessé le 5 septembre en portant un pli à la division ;

Tanette, sergent au 115^e d'infanterie : Le 24 septembre, chargé avec sa section de couvrir le flanc droit d'une compagnie, a fait preuve de la plus belle énergie ; blessé assez grièvement et n'ayant personne à qui passer le commandement, l'a exercé en se traînant à terre jusqu'à ce que le capitaine ait pourvu au commandement de cette section ;

Terquanne, sergent au 117^e d'infanterie : Blessé de trois balles aux deux bras au moment de l'assaut, obligé d'abandonner son arme, n'en continua pas moins à se porter en avant en hurlant la Marseillaise et le Chant du Départ, et, soutenu par son chef de section, ne quitta son poste qu'après la fin du combat ;

Mezergues, adjudant à l'escadrille V. 24 : Fait preuve chaque jour d'un dévouement, d'une ténacité remarquables et d'un mépris absolu du danger, volant jusqu'à l'extrême limite de ses forces et de celles de son avion ; a exécuté jusqu'à quatre vols par jour pour revenir bombarder plusieurs fois de suite les objectifs les mieux défendus par l'artillerie ennemie, a lancé dans une même journée 18 bombes et 5.500 néchettes. N'a pas hésité à poursuivre un avion ennemi jusque dans ses lignes et a attaqué à plusieurs reprises un ballon ;

Baudillon (Pierre), caporal infirmier au 27^e d'infanterie : S'est rendu volontairement au poste de secours d'un autre régiment pour aider à soigner les blessés ; blessé grièvement, a dit à l'infirmier qui venait le soigner : « Ne t'occupe pas de moi, je suis perdu ; va panser les autres » ;

Mestre, adjudant au 48^e d'artillerie : Le 29 août, sous un bombardement, un caisson ayant été atteint et culbuté, les pourvoyeurs tués, a été blessé, s'est relevé en criant bien haut que ce n'était rien, reconstitué une pièce et continua le feu pendant toute la journée.

Le Conseil des Ministres

BORDEAUX, 8 novembre. — Les ministres se sont réunis en Conseil, ce matin, de 9 heures et demie à midi, sous la présidence de M. Poincaré.

M. Delcassé, ministre des Affaires étrangères, et M. Briand, ministre de la Guerre, par intérim, ont entretenu leurs collègues de la situation diplomatique et militaire.

NECROLOGIE

Les obsèques de notre confrère Henri Carbonelle, rédacteur à la Liberté, lieutenant d'infanterie, blessé mortellement dans les Hauts de Meuse le 1^{er} septembre dernier et décédé à l'hôpital de Tours, ont été célébrées hier matin en l'église Notre-Dame-du-Travail, dans le quartier Montparnasse, au milieu d'une nombreuse assistance.

Un piquet de la garde républicaine et de gardiens de la paix rendait les honneurs au défunt, nommé chevalier de la Légion d'honneur, comme on sait, sur son lit de mort.

On remarquait dans le cortège deux capitaines de l'état-major général, représentant le gouverneur militaire de Paris : MM. Laurent, préfet de police ; Paoli, secrétaire général de la préfecture ; Mouton, directeur de la police judiciaire ; Georges Berthoulat, Latapie et la plupart des rédacteurs de la Liberté, une délégation du régiment auquel appartenait notre confrère et de nombreux journalistes.

Le général François-Alfred Beaugier, ancien commandant de la 50^e brigade, commandeur de la Légion d'honneur, président du comité de la Croix-Rouge, est mort avant-hier, à l'âge de soixante-treize ans. Il appartenait depuis 1904 au cadre de réserve.

"EXCELSIOR" EN BELGIQUE

L'inondation a repoussé l'ennemi

Les Allemands ont vu se renouveler à leurs dépens
la "Guerre des Grenouilles"

[DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL.]

FURNES, 6 novembre. — La guerre, en Flandre maritime, prend un aspect particulier.

Une bande de dunes blondes sépare l'estran des terres cultivables. L'atmosphère est voilée, à cette époque de l'année, par une brume ténue et lumineuse. « Un temps de baréngs », disent les marins. On devine le soleil plus qu'on ne le voit; une lumière diffuse enveloppe les formes des choses. La mer est calme, unie comme un miroir d'argent.

Des villas le long de la digue de mer, presque toutes fermées. Là, en été, c'est habituellement la joie des toilettes claires et les rires des jeunes filles, et, quand vient octobre, cette gaieté s'éteint tandis que les villas se closent. Cette année, leurs hôtes y demeurèrent tard, dans l'impossibilité de regagner leurs demeures bourgeoises dans les cités envahies. Mais devant la menace du flot allemand qui déferlait de ce côté, la plupart ont fui. Quelques indigènes ont fait de même; ceux qui sont restés ne veulent partir qu'à la dernière minute. Au grondement du canon, en groupes sombres, silencieux, inquiets, ils se juchent sur les plus hautes dunes, pour « voir ».

Ce dôme inaccoutumé parmi les toits, c'est un ballon captif au repos; ils doivent signaler les positions de l'ennemi et repérer le tir de l'artillerie. La brume, aujourd'hui, le rend inutilisable. A côté, le poste de télégraphie sans fil qui sert à transmettre le résultat des observations. Désœuvrés, calmes, la courte pipe vissée au bec, les Anglais qui le manœuvrent devisent entre eux, curieusement dévisagés par les naturels du pays.

Soudain, un maréchal des logis d'artillerie français débouche au grand trot, au tournant d'un chemin entre les dunes. Il saute à bas de cheval, transmet un renseignement à l'officier anglais : sur quoi, une grosse mouche commence à bourdonner avec des sursauts et des arrêts, des brèves et des longues; elle parle l'alphabet Morse.

La canonnade imprévue

Et voilà que des masses grises, à peine soupçonnées sur mer, s'animent. Il en jaillit de longues flammes rougeâtres, suivies de coups puissants et sourds qui font trembler et éclater les vitres. Les grosses pièces de marine entrent en action : une escadre se dissimulait dans la brume, prête à prendre en flanc l'ennemi qui s'avance le long de la côte : cuirassés, torpilleurs aux formes connues, monitors longs et plats, d'un faible tirant d'eau, avec un énorme canon sur l'avant.

Les coups se précipitent, se répètent. La canonnade intense arrose la colonne allemande qui fond littéralement; puis les obus s'en prennent aux ouvrages de mer que l'ennemi pourrait utiliser, et les démolissent de fond en comble, enfin ils défoncent profondément les routes. Et c'est un grand service qu'ils rendent.

La question des routes offre ici plus d'importance qu'ailleurs : elles sont les seules voies d'accès. Ni à droite, ni à gauche, il n'est possible de progresser. Les dunes sont à peu près impraticables pour l'assaillant : s'il les quitte, il tombe dans la région des terres grasses et brunes, plates, souvent plus basses que le niveau de la mer. La brume y est plus sombre et plus lourde. L'humidité monte du sol. L'horizon serait monotone, sans les profils des villages et des petites villes flamandes qui émergent et se découpent sur le ciel, individualisées par la forme de leurs clochers, de leurs tours, de leurs beffrois. C'est l'éléance et l'un des orgueils de la plaine flamande. Les obus allemands en ont abattu beaucoup; il est nombre de silhouettes familières que l'on ne reconnaît plus.

Le sol est un damier de figures géométriques où s'entrecroisent les remblais des routes, des chemins de fer, les canaux profonds, et les innombrables watergangs. De-ci, de-là, un bouquet d'arbres; ceux qui bordent les routes présentent des troncs robustes et des branchages maigres; le vent de mer les a courbés.

Des lignes noires se meuvent : sections d'infanterie belge, longs serpents silencieux qui se coulent le long des watergangs, disparaissent dans des tranchées, ou contournent un village sur lequel éclatent les shrapnells : des flammes brusques, et des petits ballons de fumée. Des paysans rentrent leurs betteraves.

Dans le brouillard épais, on ne distingue plus que les flammes des coups de canon; le son prend une intensité singulière; le 120 qui tire à côté de moi fait un vacarme inhabituel.

Des blessés aux capotes plaquées de terre humide, s'éloignent, soutenus par des camarades, et gagnent la plus prochaine voiture d'ambulance, arrêtée à une croisée de routes. Un à un, il en défile comme cela depuis le matin, et maintenant le couchant rosit les brumes et colore de reflets métalliques l'eau calme du canal. Deux cyclistes passent, à la volée; des autos filent à toute allure : la route est droite, mais de plus en plus le macadam se transforme en fondrière. Sur

le côté, des carcasses d'autos la jalonnent, châssis délaissés, moteur enlevé après l'accident; d'autres ont flambé; elles alternent avec des carcasses de vaches et de chevaux, ventres gonflés, pattes en l'air.

Où sont les grandioses panoramas de batailles qu'offrent les campagnes largement vallonnées de la Lorraine ?

L'inondation

L'attaque est difficile, sur ce terrain plein d'eau, hérissé de défenses naturelles. L'eau empêche de donner de la profondeur aux tranchées que l'on creuse dans les champs de betteraves. On n'y peut s'installer à l'aise, comme dans les tranchées de l'Aisne. La paille qui en tapisse le fond est humide : un beau jour, les Allemands s'aperçoivent que l'humidité s'accroît; l'eau gagne dans la tranchée, l'empli, noie les blessés qui n'en peuvent sortir. C'est une nappe limoneuse qui maintenant couvre la plaine, et monte jusqu'à hauteur de la ceinture. Il devient urgent de dégager. Les Allemands se sauvent à qui mieux mieux, les uns vers le remblai de la route où on les canarde, les autres vers le plus prochain arbre. Ils y grimpent, mais, l'un après l'autre ne tardent pas à être dégringolés par les balles. Les canons se sont enlisés.

On a crevé les digues. Les canaux étaient déjà gonflés à pleins bords; on attendit la marée de vive eau pour obtenir le niveau le plus élevé. L'inondation, tendue sur les terres basses, a repoussé l'ennemi.

C'est, renouvelée, cette « guerre des grenouilles » qui répugnait si fort aux gentilhommes de Louis XIV. En ce temps-là, de vastes marécages, asséchés depuis, couvraient le sol en tous temps, et l'inondation avait tôt fait de les transformer en mer intérieure.

Aujourd'hui, nos fusiliers marins combattent au même endroit que jadis le corps formé des soldats des galères du roi stationnées à Dunkerque. Les bateaux plats que transporte le génie, plus perfectionnés, mais bien pareils, rappellent ceux sur lesquels les officiers des galères parcouraient l'inondation, s'emparaient du fort de Leffinghe, non loin d'Ostende, coupaient les communications de l'ennemi entre Ostende et Lille, et enlevaient convoi sur convoi.

En 1793, l'inondation aida Houchard à gagner la bataille d'Hondschoote, et, embossées le long de la côte, les batteries flottantes du capitaine de vaisseau, et ancien corsaire dunkerquois Castagnier, foudroyèrent les colonnes de l'armée du duc d'York.

L'ennemi ne réussit jamais à percer de ce côté.

HENRI MALO.

Un chirurgien décoré sur le front

Nos grands chirurgiens soignent nos blessés avec beaucoup de dévouement. On ne saurait trop applaudir au geste du général Joffre, qui, en décorant le professeur Pauchet, le célèbre chirurgien d'Amiens, rend un hommage public à tout le corps de santé.

Le docteur Pauchet, chirurgien de l'hôpital d'Amiens et professeur à l'Ecole de médecine, membre de la Société de Chirurgie de Paris, a créé à Sainte-Menehould un centre chirurgical très important avec l'aide de ses assistants d'Amiens. Il a déjà soigné plus de 6.000 blessés et exécuté plus de 500 opérations sur les malades qui lui sont envoyés des ambulances de toute la région.

Le général Gérard, tenu à venir accrocher lui-même la croix sur sa blouse de médecin et lui a lu la citation à l'ordre de l'armée du général Joffre :

Chirurgien de la plus haute valeur, d'une grande notoriété scientifique, qui, par son activité inlassable et son dévouement au-dessus de tout éloge, a, dans les circonstances les plus difficiles, sauvé la vie d'un grand nombre de blessés des plus gravement atteints.

J'ai vu le docteur Pauchet à l'œuvre, travaillant sans arrêt et soignant avec un zèle de tous les instants les centaines de blessés que lui amenaient sans arrêt les automobiles. Je l'ai vu opérer de véritables miracles.

Le docteur Pauchet méritait depuis longtemps la croix, tant par sa valeur personnelle que par ses travaux scientifiques, mais c'est la recevoir deux fois que de l'obtenir d'un chef comme le général Gérard et avec de tels motifs.



Le "bluff"

Bluffer semble être un des procédés de guerre favoris des Allemands

Les Allemands ont inauguré des procédés de guerre. Le bluff, en particulier. Il consiste à éblouir l'ennemi par la menace, jusqu'à l'aveugler. Ces explosions de fanfaronnade ponctuent l'histoire de la guerre. Et cette même histoire montre la vanité de ces tentatives.

Bluff, la traversée de la Belgique sans coup férir. Anvers s'est rendu après deux mois de lutte.

Bluff, l'arrivée à Paris dans la seconde quinzaine d'août. Au début de novembre, les Allemands sont à 100 kilomètres de la capitale.

Bluff, la chute des bombes sur des villes ouvertes, sur les foules innocentes.

Bluff, le canon qui doit porter à 44 kilomètres, et, de Calais, bombarder la côte anglaise.

Bluff même, cette férocité systématique dont l'effet de terreur devait ouvrir sans combat villes et villages aux hordes ennemies.

Là où éclate le plus évidemment la fantasmagorie du bluff, c'est dans cette histoire du débarquement en Angleterre, avec Dunkerque et Calais comme bases d'opérations. Des « Zeppelin » que l'on construit à grand fracas doivent survoler Londres. Des navires doivent transporter des troupes. Sans compter le canon monstre, qui doit pulvériser les forteresses. L'irréalisation totale de ce plan semble certaine. Mais quel doit être le résultat de son évocation ? L'immobilisation, en Angleterre, des contingents appelés à traverser le canal et à soutenir nos propres troupes.

Derrière chacune de ces tentatives d'intimidation il faut discerner le but caché. Il s'agit d'obtenir par la menace ce qu'on n'est pas sûr d'obtenir par l'action. Certes, il est plus facile de tuer une petite fille avec une bombe aérienne que de prendre une ville. De même qu'il est plus aisé de brandir un canon de vingt et un mètres — peut-être imaginaire — que de prendre l'Angleterre.

Les Allemands ont bombardé un tonneau toute une après-midi

GENÈVE, 8 novembre (De notre correspondant particulier). — On mande de Delémont :

Samedi dernier, vers 1 heure de l'après-midi, une information du ballon captif, planant près d'Eglingen, mettait en émoi les artilleurs de la batterie allemande installée à Eglingen : « Les Français se préparaient à placer à proximité d'une ferme située sur la route de Dannemarie, à un kilomètre et demi de cette ville, une grosse pièce d'artillerie, qui était vraisemblablement chargée de bombarder Altkirch. » Aussitôt la position fut repérée par les aéroscopiers et la canonnade commença, très vive, pour durer jusqu'à la nuit.

Du point 510, à l'extrême frontière suisse, on entendit la furieuse canonnade allemande, et l'on s'étonna quelque peu du silence des batteries françaises.

Aujourd'hui le mystère est expliqué, et l'aventure fait la joie des artilleurs français et de leurs camarades des autres armes qui occupent la Haute-Alsace. Ce que les Allemands avaient pris pour une pièce de siège, c'était tout simplement un tonneau de purin que le propriétaire de la ferme voisine conduisit sur ses prés. Au moment où le paysan et son attelage débouchaient d'un chemin creux connu sous le nom de Hollegasse, à l'face de la ferme, les canons allemands ouvrirent le feu. Le premier obus tomba à quelque distance; un second projectile, mieux dirigé, vint faire un gros trou dans le sol et couvrit le fermier, de terre. Celui-ci, voyant qu'on l'avait pris comme point de mire, s'empressa de détele son cheval et de s'enfuir. Bien lui en prit, car les artilleurs d'Eglingen continuèrent leur canonnade toute l'après-midi, envoyant environ cent cinquante obus sur le tonneau à purin abandonné et qui, paraît-il, n'a pas trop souffert.

M. Millerand aux armées

Samedi matin, à la première heure, le ministre de la Guerre est allé visiter des ouvrages militaires de la défense de Verdun et l'installation d'une batterie de pièces de marine à longue portée. Après avoir exprimé au gouverneur sa satisfaction de l'activité déployée et des résultats obtenus, M. Millerand, accompagné des commandants d'armée, s'est rendu à Toul, où, comme la veille à Verdun, il a conféré avec les directeurs du service de l'arrière, du service sanitaire et du service postal et avec le gouverneur de la place, ainsi qu'avec M. Mirman, préfet de Meurthe-et-Moselle.

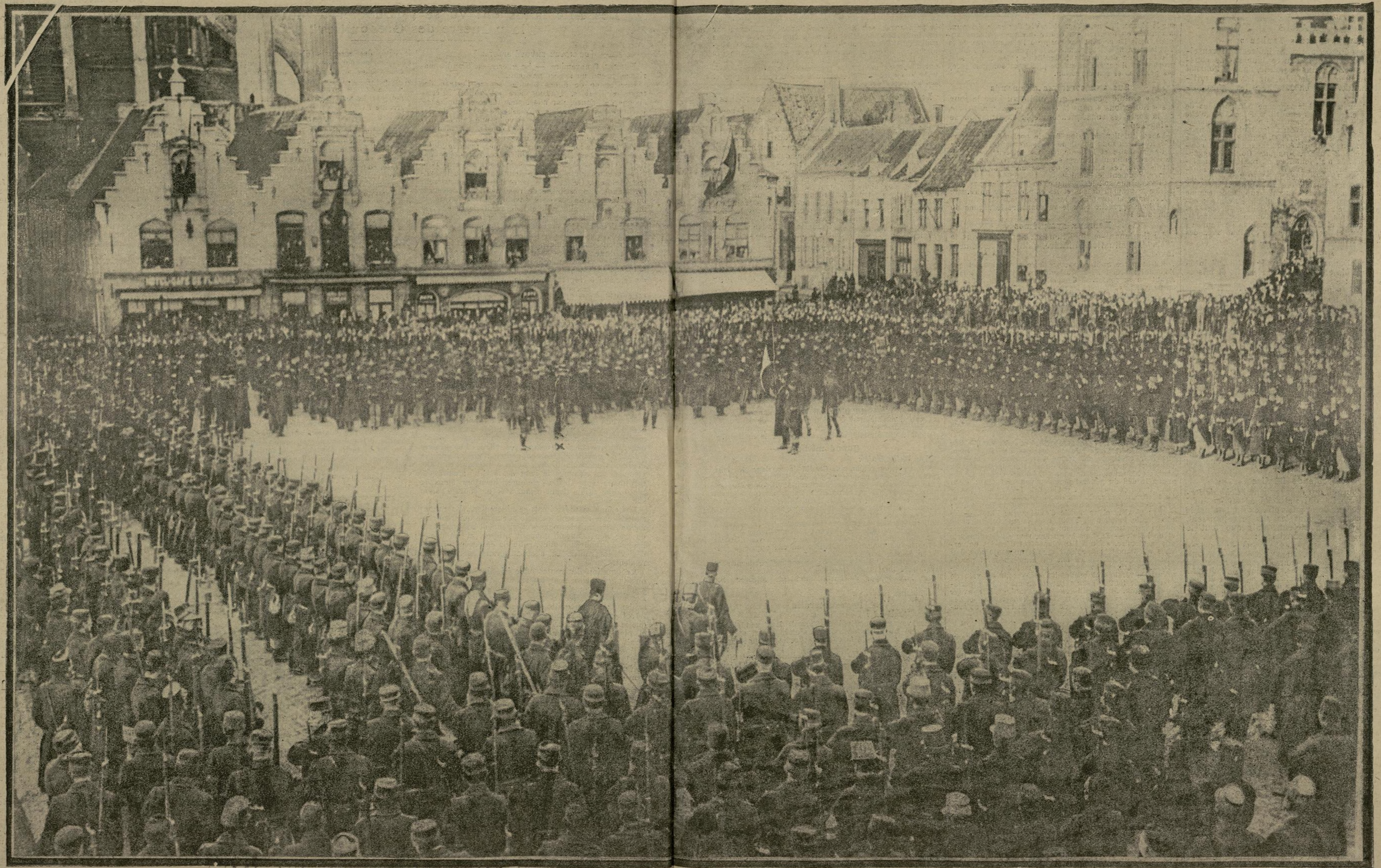
Après avoir visité plusieurs quartiers généraux, M. Millerand s'est rendu sur le champ de bataille de la Mortagne, où il a salué les ombes des morts, parcouru les ruines de Gerbéviller, systématiquement incendiées par l'ennemi.

En quittant le front pour retourner à Bordeaux, M. Millerand a adressé au général Joffre une lettre où il lui exprime et le prie de transmettre aux armées qu'il vient de visiter ses plus chaleureuses félicitations.

Un nom inédit

GENÈVE, 8 novembre (De notre correspondant). — M. Emile Joffrand, receveur de l'Etat à Aubonne, a appelé sa fille, née le 27 octobre, Joffrine. Ce sera une brune fille.

Le roi des Belges décore de la Légion d'honneur le drapeau du 7^e régiment d'infanterie



On sait que M. Poincaré a mis récemment à la disposition du roi Albert, pour ses troupes, un certain nombre de croix de la Légion d'honneur. Après avoir remis ces insignes à plusieurs soldats qui lui avaient été signalés pour leurs actions d'éclat, le souverain belge vient de décorer, sur la grande place de Furnes, le drapeau du 7^e régiment d'infanterie. Cette cérémonie se déroula en présence de toutes les troupes de la garnison.

La Presse Française et Etrangère

PARIS

Au pays des « Tauben »

M. Georges Prade, après les intéressants renseignements qu'il donnait l'autre jour sur la construction des « Zeppelins », publie, dans le *Journal* de très curieuses révélations sur l'aviation militaire allemande. Nous en détachons les lignes suivantes :

Depuis deux mois, l'Allemagne ne fabrique plus de Tauben. Elle entretient les escadrilles de ce type qu'elle possède déjà, mais elle commande et fabrique uniquement comme appareils nouveaux les biplans des marques Aviatik, Albatros et ... V. G. (Luftschiff Verkehr Gesellschaft). On a supprimé radicalement toute commande nouvelle à Fokker, Rumpler, Go., Waggon-Fabrik, Etrich. Je n'ai, toutefois, pu recueillir le moindre renseignement précis sur D. F. W. Deutsche Flugzeug Werke) de Leipzig. Lindenthal Harlan était supprimé de l'armée allemande dès mai dernier.

Les Tauben monoplane furent supprimés comme offrant, en campagne, les inconvénients suivants : observation peu facile, les hommes étant au-dessus des ailes, virages lents, impossibilité d'emporter le poids, d'armer l'appareil et de le défendre. Plus de Tauben ! Ils ont vécu, et la campagne se continue avec des L. V. G., des Aviatik et des Albatros.

Eux et nous

Le général Bonnal trace, dans le *Matin*, cet intéressant parallèle entre le soldat français et le soldat allemand :

Les Français, individualistes et de race supérieure, sont capables de tout oser ; tandis que les Allemands, assurément courageux quand ils oseraient en masse, sont obligés de restreindre les occasions de vaincre, afin d'éviter une destruction totale. Ici, comme partout, c'est donc la force morale qui l'emporte, en dépit des progrès de la science.

Cela revient à dire que l'instrument par excellence de la guerre est constitué par l'homme.

Tenir

C'est en ce terme que se résume tout le programme des armées alliées : telle est la conclusion de l'article quotidien de M. Henry Bérenger dans *Paris-Midi* :

Tenir donc, tenir sans faux espoirs ni fausses craintes, tenir inlassablement jusqu'à l'échéance nécessaire du printemps, tenir dans l'arrêt comme tenir dans l'avance, il n'y a pas d'autre programme pour les armées de France, de Belgique et d'Angleterre.

Ces armées tiendront, demain comme hier. Elles tiendront parce qu'elles veulent vaincre. Et elles vaincront parce qu'elles auront su tenir.

Le rôle de l'Eglise

M. Paul Bourget, qui dégage, dans l'*Echo de Paris*, avec l'autorité qui s'attache à tout ce qu'il écrit, « les leçons de la guerre », explique ainsi le renouveau religieux dont les uns se réjouissent, dont les autres s'inquiètent, mais que tout le monde est bien forcé de constater :

La France est catholique, comme elle est militaire, parce qu'elle est née telle, parce qu'elle a grandi telle. Chaque fois qu'un mortel ennemi prendra notre race à la gorge, ces deux énergies, les plus profondes, les plus intimes de son être, s'éveilleront pour une défense instinctive et irrésistible comme un réflexe. Vous pouvez dénoncer le péril militariste et le péril clérical ! L'Eglise et l'Armée vous sauveront avec les autres, vous leurs persécuteurs, — parce que vous êtes des Français.

Miettes d'histoire

M. Maurice Donnay constate, dans le *Figaro*, que tout le monde, aujourd'hui, « prend des notes » sur ce qu'il voit et entend autour de lui, le soldat dans sa tranchée, le médecin dans son ambulance, le citadin dans la cave de sa ville bombardée. C'est de toutes ces notes que sera faite l'histoire de la guerre :

Par le fait, en ces temps-ci, chacun peut voir des choses bien émouvantes : « chacun en sa chancellerie », comme dit un vieil auteur, peut écrire sur son papier-journal « mainte souvenance de quelque remarque ». Aussi les preneurs de notes sont nombreux. Des notes, on en prend dans toute la France, au front et au cœur ! On en prend dans les tranchées, sous les petits nuages blancs des shrapnells ; il y en a de naïves, de touchantes, de douloureuses, de tragiques, de poignantes, de gaies, de spirituelles, de comiques, de gaillardes, toutes françaises et héroïques ; nos soldats écrivent des lettres admirables.

Le commencement de la fin

Le temps est proche, écrit le *Journal des Débats*, où l'insupportable orgueil d'Attila II recevra son juste châtiment. « Un Romain dirait que les auspices sont favorables et que les présages sont heureux » :

Un des rares romanciers allemands qui aient eu de l'esprit (il était d'ailleurs Français d'origine), Adalbert de Chamisso, a écrit l'histoire de Peter Schlemihl, « l'homme qui a vendu son ombre ». Si Guillaume II cherchait aujourd'hui à vendre la sienne, il ne trouverait personne pour l'acheter. Il affecte encore de braver la coalition sous laquelle il succombera ; il rêve toujours d'exterminer la France, d'envahir l'Angleterre et d'écraser la Russie ; mais ses armées ont été battues

sur la Marne, l'Aisne, l'Yser et la Vistule ; ses vaisseaux, maquillés ou non, ont pu couler quelques bateaux anglais, mais ils ne sont pas encore à l'embouchure de la Tamise ; sa flottille aérienne de Zeppelins et de Tauben n'a fait que des dégâts insignifiants ; les temps sont proches où il payera lui-même plus cher son insolence, ses perfidies et son agression.

Sus aux corsaires allemands

Le « simple pékin », qui publie au jour le jour ses « Réflexions » dans la *Guerre Sociale*, apprécie de la sorte les conséquences de la capitulation de Tsing-Tao :

La capitulation de Tsing-Tao, le port qu'avaient fortifié les Allemands en Chine, va sans doute libérer la flotte japonaise et la flotte anglaise, et leur permettre de donner enfin une chasse sérieuse aux trois ou quatre hardis corsaires allemands qui, depuis le début de la guerre, écument le Pacifique.

Si vaste que soit le Pacifique, on finira bien par leur mettre le grappin dessus et les empêcher de nuire.

L'Allemagne jusqu'ici a mangé son pain blanc. Le jour approche où elle va connaître le régime du pain noir !

Heureux symptômes

Le lieutenant-colonel Roussel, apprécie, dans la *Liberté*, la situation militaire, qu'il juge nettement favorable :

Est-ce parce qu'il commence à se sentir inquiet que l'ennemi reprend ici ses attaques sur toute la ligne ? Ayant pu se renforcer de quelques éléments actifs — on ne sait pas au juste lesquels — il a foncé à nouveau sur nous, depuis les Flandres jusqu'à la Moselle, et partout il a été repoussé. Même nous avons gagné du terrain en certains points, notamment au nord-est de Vailly, où notre récent échec paraît maintenant complètement réparé, dans l'Argonne et autour de Verdun.

Allons ! Encore un peu de patience. L'ennemi se lasse visiblement de frapper indéfiniment des coups de bélier infructueux. On signale de Lens que des détachements entiers, épuisés et démoralisés, se rendent volontairement. Nous faisons des prisonniers en masse. Ce sont là les symptômes particulièrement intéressants.

L'enseignement allemand

Commentant le manifeste par lequel les universités françaises répondent à l'appel adressé aux nations civilisées par les intellectuels allemands, le *Temps* flétrit en ces termes l'hypocrisie de ces derniers :

Les universitaires allemands, tout en affirmant le lien qui existe entre leur culture et leur militarisme, nient que leur enseignement forme des barbares. Faiblesse de raisonnement, encore une fois, terreur de voir le vrai, ou bien manque de courage. Combien nous aimons mieux le défi du général prussien von Disfurth : « On nous traite de barbares ? Qu'importe ! Nous en rions... » Ce Disfurth ne rougit pas de la philosophie que lui et ses pareils ont puisée dans l'enseignement de Treitschke : « Rien n'existe et ne mérite d'exister que l'Etat. — La plus haute fonction de l'Etat, c'est la guerre, qui seule donne la mesure de la valeur et de la force de l'homme et de l'Etat. — Et dans la guerre, rien autre n'importe que la victoire. » Voilà l'enseignement dont les universités allemandes ont retenti depuis quarante ans. Les nouvelles générations en ont été imprégnées et par là préparées aux violences que l'on voit éclater aujourd'hui. Universités et académies essayeront en vain de se laver de tout le sang répandu au nom de l'impérialisme teuton. Aussi estimera-t-on davantage la sauvegarde du « général allemand » que l'hypocrite appel des universitaires allemands à de grands morts dont se couvrent de bien petits vivants.

Tant pis pour eux !

Sous ce titre, Alceste constate, dans la *Presse*, que la Turquie est en train de se suicider sottement, alors qu'elle pouvait vivre tranquille, sinon heureuse :

Maintenant le sort en est jeté. Les Turcs ont accepté de partager le sort des Germains. Tant pis pour eux ! Ils seront traités avec d'autant plus de rigueur que les avertissements ne leur auront pas manqué.

Vive le roi !

L'*Intransigeant* rappelle que c'est dimanche prochain la Saint-Albert, et il invite tous les bons Français à célébrer la fête du roi des Belges :

Dimanche prochain, 15 novembre, est la Saint-Albert. Les millions de Belges qui attendent avec confiance, dans leur pays, le retour de leur roi vainqueur des Allemands, ceux aussi qui ont été chassés par les horres barbares, célébreront ce jour-là la fête d'Albert I^{er} comme la fête d'un roi héroïque et d'un homme d'honneur.

Tous les Français tiendront à s'associer à cet hommage envers un souverain qui, en luttant pour l'honneur de son pays, a vaillamment combattu pour le succès final de leur patrie.

DEPARTEMENTS

Jusqu'au bout

Le *Patriote des Pyrénées* reproduit un véhément article de l'abbé Wetterlé, ancien député d'Alsace-Lorraine, contre « les pacifistes » et leur œuvre néfaste. En voici la conclusion :

Et c'est parce que nous ne voulons pas qu'au lendemain de la victoire, nous soyons traités comme les vaincus de

la paix armée soit de nouveau imposé à l'Europe par les insatiables appétits du pangermanisme, que nous souhaitons l'entier abaissement de la puissance allemande. Toute autre solution ne marquerait qu'une trêve dans la lutte gigantesque que les ambitions allemandes ont déchaînée et qu'elles rendraient de nouveau inévitable si on n'arrachait au fauve ses derniers ongles et ses dernières dents.

Les agents des P.T.T. sont sans reproches

Au moment où ils sont en lutte, de différents côtés, à des critiques souvent injustes et passionnées, la *France postale* tient à rendre hommage au zèle et au dévouement des agents des P. T. T. :

Mais ce que nous tenons à déclarer hautement, sans craindre aucun démenti, c'est que, dans sa généralité, le personnel des P. T. T., à tous les degrés de la hiérarchie, a été admirable de dévouement, plein d'initiatives heureuses, sublime de patriotisme.

Certes, des aboyeurs, dont la place souvent serait sur la ligne de front, ont rendu ce personnel responsable de l'interruption des communications commerciales, de la suppression des opérations dans les bureaux ; pour un peu, ils seraient allés jusqu'à nous imputer l'envahissement du territoire et l'évacuation, par les populations, des localités menacées d'invasion.

La vie reprend

L'*Eclaireur de Nice* annonce le rétablissement des étalages, supprimés dès les premiers jours de la guerre, et se félicite de cette mesure, bien propre à favoriser la reprise des affaires :

Le général Pierrugues a été bien inspiré en prenant cette décision, que nous préconisons, du reste, déjà depuis longtemps, car c'était une question des plus importantes pour le commerce local.

ETRANGER

L'état

De la *Westminster Gazette*, à propos de la grande victoire que les Russes viennent de remporter en Galicie :

Le général Bernhardt, dans l'une de ses dissertations sur la stratégie moderne, prédisait qu'une période de confusion et d'indécision entre l'est et l'ouest serait à peu près certaine si l'Allemagne échouait dans son effort en vue d'obtenir une décision au début de la guerre sur les deux fronts. Il y a bien des indications que cette période a été atteinte, et cela suffit pour le moment.

Quand même !

Du Daily Mail :

On vient de célébrer à Cardiff le mariage de deux réfugiés belges, ex-prisonniers des Allemands.

Le marié, un avocat de Charleroi, M^r Richard Dupierreux, essaya de se réfugier à Gand, au moment où Bruxelles allait être envahi. Il fut fait prisonnier, mais, déguisé en soldat blessé, il gagna Gand, puis Londres.

La mariée, Mlle Renée-Berthe Goebel, déguisée en laitière, parvint à tromper les sentinelles et arriva à Grammont, où elle fut détenue quelque temps.

Lorsqu'elle fut relâchée, elle se rendit avec d'autres réfugiés, via Ostende, à Londres, où elle apprit la présence de son fiancé.

Le couple devait se marier en septembre dernier et avait loué une maison meublée à Charleroi.

Le lord mayor de Cardiff vient de célébrer leur union.

L'homme propose...

Regrets tardifs

Du Standard :

Des voyageurs arrivés de Turquie à Alexandrie disent que les Turcs de toutes les classes sont très déprimés à la suite de la rupture avec la Triple Entente.

Les dépêches officielles publiées à Beyrouth préparent même que l'ouverture des hostilités en mer Noire est due à un malentendu que la Turquie espérait régler amicalement.

Ce qu'on pense à Berlin

Du Daily Mail :

Un neutre qui, depuis le commencement de la guerre, a fait plusieurs séjours à Berlin, rapporte ses impressions sur l'état d'âme des Berlinoises. Il dit :

« Incontestablement, le sentiment du public allemand a varié pendant ces douze semaines de guerre.

« Le baromètre notait : le 1^{er} septembre, glorieuse certitude de vaincre ; le 1^{er} octobre, confiance et attente pleines d'espoir ; le 31 octobre, confiance en apparence, avec alternative de doute et d'impatience.

« Il y a un mois, toute l'Allemagne était ivre de joie ; Berlin, que j'ai quitté il y a un ou deux jours, est dans une toute autre disposition d'esprit. On se rend compte de ce changement par les moindres détails, les conversations et autres signes extérieurs.

« Il ne faudrait pas, cependant, en déduire que l'Allemagne désire arrêter la guerre. « Nous devons vaincre », cre « avec » devons « bien accentué, est toujours leur mot d'ordre. D'ailleurs leur état-major général cesse d'annoncer des victoires avec une régularité monotone et s'abstient consciencieusement de mentionner les revers. »

Ayuntamiento de Madrid

Les Sports et la Défense Nationale

Les comités d'éducation physique

Nous donnerons ici, chaque semaine, en tête de cette rubrique, des nouvelles du mouvement provoqué par la mission dont le baron Pierre de Coubertin a été chargé et un résumé de l'activité des divers comités créés par son initiative pour aider au mouvement. Comme M. de Coubertin l'a indiqué le premier jour, la tâche de ces comités est définie ainsi : *N'entraver aucun des efforts antérieurs, les encourager au contraire ; pour ceux qui restent en dehors du périmètre de ces efforts, utiliser tout ce qui se présentera d'utilité ; et de désintéresser en vue d'occuper musculaire, les activités qui flânent et de surexciter les organismes qui somnolent.* Il doit y avoir un comité par région académique, la division du territoire qui a été adoptée étant la division universitaire. Par exception, l'Académie de Caen, à cause de sa configuration géographique, se trouve divisée en région de Caen et en région de Rouen.

Comité de la région de Paris

Ce comité, présidé par M. Mouquin, ancien directeur de la police municipale, a son siège aux bureaux de l'Auto, 10, rue du Faubourg-Montmartre. MM. Henri Desgrange, de L. fréte, Reichel, von Rorre, Spitzer, Bellin du Coteau, Henriquez, etc., lui apportent leur précieux concours. Son activité s'est déjà manifestée par l'organisation de trois réunions de plein air le dimanche matin et le jeudi après-midi. Il a pu fournir des instructeurs à plusieurs établissements et se préoccupe de trouver des locaux d'exercice et des terrains.

Des initiatives heureuses lui viennent en aide comme celle du Cercle Hoche, qui ouvre un cours gratuit d'escrime à la baïonnette, de boxe et de canne pour les jeunes Français de seize, dix-sept, dix-huit et dix-neuf ans. Le cours aura lieu le dimanche matin et le jeudi après-midi et, détail charmant, un des membres du comité, très qualifié d'ailleurs, compte parmi les instructeurs aux côtés de l'excellent professeur Bognol.

Comité de la région de Rouen

M. de Coubertin vient de passer deux jours à Rouen. Un comité, patronné par le général commandant, le préfet, le maire, l'inspecteur d'Académie, a été aussitôt formé, grâce au dévouement de M. Zierer, membre du conseil de l'Union des Sociétés de gymnastique, et de M. le docteur Grasset, qui s'est mis, ainsi que son beau collègue d'athlètes, à la disposition du comité, lequel possède ainsi un des plus parfaits terrains d'exercice qu'il y ait en France.

Lycées et collèges

MM. les proviseurs ont accueilli avec empressement les instructions gouvernementales et ils ont d'autant plus de mérite à s'efforcer de les réaliser que la plupart des établissements publics sont occupés en totalité ou en partie par des ambulances et qu'il a fallu accomplir de véritables tours de force pour réorganiser l'enseignement public dans ces conditions. Les établissements libres s'empressent de leur côté de travailler à la mise en route du programme d'éducation physique qui leur a été communiqué.

Des groupes des lycées et collèges de Paris ainsi que des principaux établissements libres ont participé à la belle manifestation de jeudi dernier, dans la cour de l'Ecole militaire, manifestation qui a permis à M. le général gouverneur de Paris de témoigner sa vive sympathie tant aux sociétés de préparation militaire qu'aux sociétés d'éducation physique, unies dans une commune action patriotique.

Groupements divers

Des groupements sont en formation sur un grand nombre de points de la province. Ils ont été priés par M. de Coubertin de prendre le titre de « Groupe d'éducation physique de X... » et de se conformer aux conditions indiquées ci-dessus. C'est-à-dire de faire appel à tous les concours sans distinction et de ne se mettre en opposition avec aucun des groupements permanents existant auprès d'eux. L'union avant tout !

Tirs à blanc

La population est avisée que des coups à blanc d'infanterie et d'artillerie seront tirés au cours d'un exercice de nuit qui aura lieu le 10 courant entre 19 heures et 23 heures dans la région nord de Paris.

La presse et les sports

COMMENT MEURENT NOS SPORTIFS

C'est par ce récit de la mort d'un brave, de Caumont, de l'A.S.F., que *Sporting* ouvre sous ce titre une rubrique nouvelle, annales de deuil et d'héroïsme de la grande famille sportive :

De Caumont avait reçu la mission délicate de couper les lignes télégraphiques pour interrompre les communications allemandes. Il s'achemina donc vers l'endroit prescrit, grimpa à l'extrémité d'un poteau et commença la besogne ordonnée. Soudain des coups de feu éclatèrent. Deux balles atteignirent de Caumont au bras gauche avec une telle violence que le membre se trouva séparé du tronc. Sous le choc, notre Asceliste tressaillit violemment. Puis, avec un courage indomptable, reprit son labeur. Le sang s'échappait par l'affreuse blessure, entraînant avec lui les dernières parcelles de vie. Les forces abandonnèrent notre héros : il s'éteignit. Soudain le dernier fil télégraphique céda. Alors, de Caumont, comme s'il n'eût attendu que cela pour mourir, tomba du haut de son poteau.

LA CLASSE 1915 ET L'ATHLETISME

D'Henri Desgrange dans l'Auto :

Un préfet de l'un de nos plus importants départements de l'Ouest, et qui assista aux opérations du conseil de révision de la classe 1915, vient de nous faire l'agréable surprise de déclarer que cette nouvelle classe est encore bien supérieure, au point de vue athlétique, à la classe 1914 et à celles qui l'ont précédée.

Un semblable déclaration vaut, croyez-moi, qu'on s'y arrête. Et, d'abord, félicitons chaudement M. le préfet, non pas d'avoir dit la vérité, c'était bien simple, mais d'avoir compris cette vérité. Et cela, voyez-vous, est beaucoup plus rare. Songez donc ! Un préfet qui comprend quelque chose à l'athlétisme. Combien j'en connais qui auraient attribué l'athlétisme de la classe 1915 soit aux bouillottes de cru, soit au régime électoral, soit au développement du socialisme.

Mais ce préfet-là ne s'y est pas trompé ; il est documenté ; il sait fort bien que si la classe 1915 est supérieure à toutes celles qui la précédèrent, c'est seulement par l'Education Physique plus répandue, par les idées sportives chaque jour plus connues, par le nombre sans cesse accru chaque année des jeunes gens convertis aux exercices corporels.

LES « TAUBEN » EN DEFAVEUR

Comme suite à son enquête sur l'état actuel de l'aéronautique militaire allemande, Georges Prade constate que les « Tauben », ces avions mono-plans ou même biplans, qui s'efforcent de rappeler la silhouette d'un pigeon en vol, sont aujourd'hui en défaveur. On leur reproche d'être peu propres à l'observation, les ailes masquant la vue d'une grande étendue de terrain ; ils sont peu maniables, emportent peu de poids et ne peuvent être efficacement protégés n'armés.

Ce sont les biplans L.V.G., Aviatik, Albatros, qui ont désormais les préférences des autorités militaires allemandes :

Tous ces appareils sont des biplans d'environ 44 mètres de surface (14 m. 5 d'envergure), munis exclusivement de 100 chevaux Mercedes, d'une vitesse de 100 à 105 kilomètres (Aviatik, L.V.G.), de 115 à 120 (Albatros) kilomètres à l'heure et montant en 24 à 25 minutes à 2.000 mètres.

LES ALLEMANDS NE SONT POINT SPORTIFS

Dans *Sporting*, M. J. M. montre combien les procédés de guerre et la mentalité allemande en général sont contraires à la loyauté, qui est un des plus beaux aspects de l'esprit sportif :

Les Allemands, écrit-il, ne sont pas sportifs ; il est facile de le prouver.

Je ne fais pas allusion ici aux athlètes allemands, dont certains possèdent une valeur indiscutable ; ce serait singulièrement rétrécir la question que de la limiter à des individus considérés en dehors de la masse. Et si je dis que les Allemands ne sont pas sportifs, j'entends, par là, que la nation allemande, non seulement n'a pas l'esprit sportif, mais qu'elle est étrangère et foncièrement réfractaire à cet esprit.

Il n'y a pas besoin de réfléchir longtemps pour voir que la base du sport, c'est la loyauté. Et le pire motif de disqualification d'un athlète, celui qui le fait montrer au doigt, qui lui enlève à jamais toutes les sympathies, celui, enfin, qu'on ne pardonne pas, c'est la déloyauté. Le principe même de l'esprit sportif, c'est le mépris de tout procédé de tricherie destiné à mettre l'adversaire en condition d'infériorité, et à lui arracher la victoire autrement que par la supériorité de l'effort. Un vrai sportsman ne « triche » pas.

Or, nos adversaires n'ont cessé de « tricher » dans cette horrible guerre. Les exemples de la tricherie sont si nombreux qu'on ne sait lesquels choisir : combien de fois n'avez-vous pas lu dans les récits de bataille, que les Allemands, pour attirer nos hommes, feignaient de vouloir se rendre, et agitaient des drapeaux blancs, et puis que, soudain, lorsque les nôtres étaient à bonne portée, ces misérables s'écartaient et démasquaient des mitrailleuses qui fauchaient des adversaires trop confiants ? Et ces armistices qu'ils demandent, soi-disant pour enlever leurs morts, en réalité pour recevoir des renforts ? Et leurs clairons qui imitent la sonnerie française de « Cessez le feu ! » ?

Les Allemands et les sociétés sportives

Les procédés de la guerre employés par les Allemands, leur mauvaise foi et leur déloyauté, leurs sauvages attentats contre les non-combattants et contre la propriété privée, contre les plus admirables monuments ; du passé, finiront bien par soulever contre eux la conscience universelle.

Les grandes institutions internationales, de quelque nature qu'elles soient, quoique vouées par définition à une stricte neutralité n'ont pu s'empêcher de laisser percer leur indignation.

Les fédérations sportives internationales moins soucieuses peut-être des formes que tels groupements académiques se prononceraient sans doute avec plus d'énergie.

Voici déjà tout au moins quelques passages d'une requête virulente et justifiée que le délégué du Luxembourg auprès de l'Union Cycliste Internationale a adressée au président de cette Union.

Paris, le 29 octobre 1914.

Monsieur le président,

Par son mépris des traités, par sa façon déloyale de faire la guerre, par sa barbarie, l'Allemagne s'est mise au ban des nations civilisées.

Notre malheureux Grand-Duché de Luxembourg fut sa première et innocente victime. Faute d'armée et en l'absence de toute organisation militaire, notre pays n'a pu opposer que ses protestations véhémentes aux hordes envahissantes d'outre-Rhin.

Depuis trois mois déjà, nos compatriotes gémissent sous le joug de l'Allemand, cordialement et, depuis toujours, détesté. Nos parents, nos amis, nos camarades, tous ceux qui nous sont chers souffrent de l'inqualifiable agression teutonne. Notre pays est dévasté, son industrie est anéantie, son commerce est ruiné. Quantité de nos compatriotes ont été rustifiés pour avoir osé exprimer une opinion en faveur de la cause sacrée défendue par la France, l'Angleterre, la Russie, la Belgique, le Japon, la Serbie et le Monténégro. D'autres ont été déportés et internés en Allemagne.

L'Allemagne et l'Autriche jettent le discrédit et le déshonneur sur tout ce qu'elles touchent ; elles doivent être exclues de l'Union Cycliste Internationale.

Nous vous demandons formellement de porter leur radiation à l'ordre du jour du plus prochain congrès, et en attendant nous vous serions obligés de soumettre la question aux membres du bureau de l'U.C.I. qui pourraient se prononcer de suite avant le congrès, dont la date est fort éloignée encore.

Contrairement à une opinion souvent émise, nous pensons, nous, que les sportsmen ont une patrie et nous entendons défendre la nôtre selon nos moyens. Veuillez agréer, etc.

Nul doute qu'à son prochain congrès, l'Union Cycliste Internationale ne tienne à rompre avec les Fédérations cyclistes allemandes et à éviter tout contact avec ceux dont les compatriotes se glorifient d'avoir massacré les habitants de Louvain et incendié la cathédrale de Reims.

D'autre part, chez nous, dans sa dernière réunion, le conseil d'administration du Touring Club de France n'a pas hésité à prendre à l'unanimité la décision suivante :

Les sociétés de nationalité allemande et austro-hongroise sont, comme responsables des crimes de leur gouvernement envers l'humanité et la civilisation, déclarées déchues, pour cause d'indignité, de leur qualité de membres de l'Association, exception faite pour les Alsaciens-Lorrains, qui justifieront de leur origine par leur filiation.

Rapport de cette décision sera présenté par le conseil d'administration à la prochaine assemblée générale, conformément à l'article 4 des statuts.

L'assemblée générale annuelle, qui se réunissait habituellement en décembre, est, à raison des circonstances, ajournée. Nul doute qu'elle aussi ne ratifie à l'unanimité la décision radicale mais justifiée, prise par le conseil d'administration.

Enfin, plusieurs de nos confrères poursuivent avec une ardeur qu'on ne saurait trop louer la recherche des innombrables maisons allemandes qui foisonnaient dans les diverses branches touchant aux sports. Pneumatiques, autos, cycles et motocycles, pièces détachées, articles de sport variés, une multitude de produits allemands s'offraient chez nous à l'acheteur, sans même daigner souvent masquer leur origine par un faux-nez français.

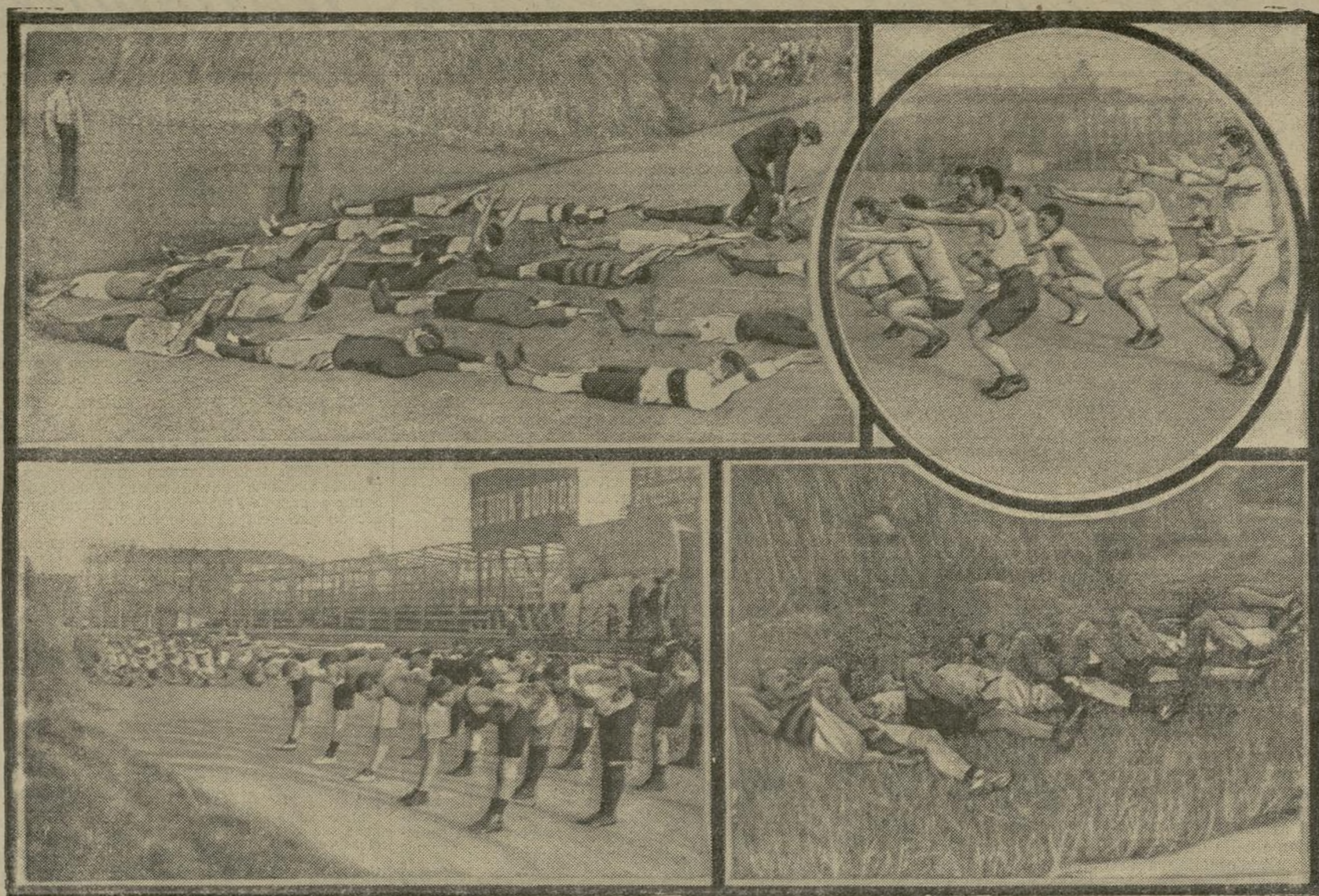
Finis tout cela, espérons-le et pour toujours. Notre nationalité n'ira plus chercher chez les sujets du kaiser tant de produits que notre propre industrie lui offrait en abondance et parfois à des prix plus avantageux.

PNEUS A CORDES
PALMER
(CRÉATEURS DE LA CHAPE TROIS SERVURES)

CHANGEMENT D'ADRESSE

24, Bd de Villiers -- LEVALLOIS-PERRET
(à 200 mètres de la porte de Villiers-Paris)

L'ouverture des Cours de culture physique



Parmi les initiatives qui signalent déjà l'heureuse activité du Comité d'éducation physique de la jeunesse française (région de Paris), mentionnons l'institution de cours de culture physique. Ils viennent de s'ouvrir au vélodrome du Parc des Princes, et la première leçon ne réunit pas moins d'une soixantaine d'élèves.

Un match de football association à Clichy



Hier, sur le terrain du Général-Roguet, à Clichy, s'est disputé un match de football association entre l'équipe mixte du Red Star et de la J. A. de Saint-Ouen contre l'U. S. A. de Clichy. Ce match était la revanche de celui qui s'est joué il y a environ un mois à Saint-Ouen et qui se termina par la victoire de l'équipe mixte par 2 buts à 1. Notre photo représente la défense du but de l'U. S. A. de Clichy.

Les Sports : Football, Athlétisme

Un coup d'œil sur l'aviation allemande Appareils et pilotes

Nous avons exposé lundi dernier comment, en France, l'aviation sportive avait préparé les applications militaires de l'avion et permis de constituer chez nous la cinquième arme avant qu'aucune autre armée s'en fût sérieusement préoccupée.

L'Allemagne, certes, ne souscrira jamais à cette vérité évidente que « l'ennemie héréditaire » lui a montré la voie en ce qui concerne le plus récent progrès moderne dans l'art de la guerre. Acharnée à peu près exclusivement à la construction de dirigeables « colossaux » qui avaient à ses yeux le mérite, ce qui est du reste inexact, d'être une invention nationale, elle n'a compris que fort tard l'intérêt de l'aviation militaire. Longtemps même ses constructeurs n'ont été que les copistes éhontés mais maladroits des appareils français.

Que cela ne nous empêche pas de regarder en face les réalités actuelles.

Comment fut créée l'aviation militaire allemande.

L'aviation militaire allemande à peu près inexistante, il y a à peine deux ans, est aujourd'hui excellente au point de vue du matériel comme du personnel. Dans ce court laps de temps, en bénéficiant de l'expérience laborieusement acquise chez nous, l'armée germanique a su se forger, elle aussi, un redoutable outil de guerre.

Aux manœuvres de 1911, elle avait pu réunir à grand-peine huit avions. En 1912, huit escadrilles, de huit avions chacune, participaient aux manœuvres impériales. Le nombre des brevets de pilotes délivrés en Allemagne à la fin de 1912 n'excédait pas 230 ; à la fin de 1913 il était déjà de plus de 600. Le nombre des constructeurs allemands d'avions, aux mêmes dates, passe de 20 à 50.

Cette transformation radicale s'est poursuivie sans perdre un seul instant de vue les applications militaires. Elle a été rendue possible par un emploi méthodique et raisonné des 9,043,132 francs que produisit la souscription nationale ouverte dans ce but en Allemagne, et qui devint vite populaire.

Les Allemands, pour rattraper leur retard, ont poursuivi deux buts essentiels :

1° Former rapidement le plus grand nombre possible de pilotes utilisables pour l'armée. Un système largement compris de primes importantes et d'avantages de toutes sortes a permis d'y faire parvenir ;

2° Favoriser le développement de l'industrie allemande de l'aviation. Là encore de larges subventions prélevées sur les fonds de la souscription nationale et ingénieusement réparties ont résolu la difficulté.

Les préoccupations militaires dominaient cette question de matériel comme celle de la formation des pilotes. On cherchait à provoquer la création d'avions de construction purement allemande, — y compris le moteur qui fut longtemps le point faible, — et offrant sous des types et des modèles divers, des caractéristiques de fonctionnement à peu près identiques. On y est parvenu.

Monoplans ou biplans, les avions allemands les plus employés contre nous, sont généralement dotés d'un moteur à refroidissement par eau, développant 100 chevaux, emportant à 100 kilomètres à l'heure un pilote, un observateur et un important poids utile.

Il ne servirait à rien de le nier, d'autant que nous n'avons pas à redouter la comparaison, ces appareils sont bien appropriés au dur service de la guerre et nous avons vu que leurs équipages étaient parfaitement entraînés.

Aviateurs français et aviateurs allemands.

Cependant, en aviation, la valeur personnelle de l'homme intervient, pour une large part, dans les résultats, et en s'appliquant à l'aviation militaire cette énonciation ne perd rien de sa justesse. Elle est du reste tout à notre avantage.

Chez nos pilotes, même ceux qui ont reçu une formation exclusivement militaire, on trouve toujours cette initiative personnelle ce goût de l'effort individuel, communs aux gens de sports, qui entraînent d'abord vers la locomotion nouvelle les pilotes civils.

Ces qualités ne nuisent en rien à l'exécution stricte et militairement accomplie des ordres reçus : elles la facilitent au contraire, car les missions confiées aux aviateurs impliquent une lutte toujours possible avec l'imprévu et l'art si français de

« se débrouiller » devant les difficultés soudaines. La presse n'a pu que trop rarement nous en signaler des exemples typiques comme celui de cet aviateur militaire surpris par une panne et repartant après avoir réparé au nez des uhlans accourus pour le prendre, ou encore l'aventure d'un de ses camarades qui, dans une situation semblable, abat un des cavaliers ennemis lancés à sa poursuite, met le reste de la patrouille en fuite, et, enfourchant le cheval du uhlant tué, repart à toute allure, réussissant à donner en temps utile à ses chefs les renseignements qu'il avait recueillis.

L'audace des aviateurs allemands est incontestable. Mais on doit douter qu'elle égale le ferme courage des nôtres, dont les promotions et les citations à l'ordre du jour nous apportent quotidiennement le sobre mais éloquent témoignage. Ne citer que quelques noms c'est commettre une injustice. Que dites-vous pourtant des exploits d'un sergent Brindejone des Moulinais ou d'un capitaine Pujol, cités deux fois à l'ordre du jour en moins de deux mois de campagne, d'un Frantz parti comme caporal, vite promu sergent, et qui, dans le même délai, conquiert successivement la médaille militaire et la croix de la Légion d'honneur.

La vaillance de tels héros, mise au service d'un matériel qui reste, malgré tout, supérieur, demeure une de nos plus fermes raisons d'avoir foi dans la victoire finale.

Et si l'ennemi a pâti de leurs intrépides reconnaissances ou de leurs coups meurtriers, du moins lui font-ils la guerre loyale de soldats à soldats, telle que nous la comprenons.

Ils laissent à leurs adversaires d'outre-Rhin le triste privilège d'assassiner du haut des airs des femmes et des enfants. — B. DE MARFRAND.

Une journée de plein air

Excursion du Comité d'Education physique de la Jeunesse française. (Région de Paris). — C'était hier la troisième réunion organisée par le Comité d'Education physique de la Jeunesse française (région de Paris). Elle consistait en une excursion à laquelle prirent part plus de cinquante jeunes gens.

A 8 h. 15, les excursionnistes quittaient le vélodrome du Parc des Princes et, par le bois de Boulogne, les rives de la Seine, le pont de Saint-Cloud, ils suivaient l'itinéraire choisi à travers les bois de Saint-Cloud, non sans s'arrêter un quart d'heure pour une courte séance de culture physique.

A midi, ils atteignaient le restaurant de Ville-d'Avray, où l'on fit honneur au déjeuner.

Puis, de nouveau, l'on se mit en marche à travers les bois, pour regagner finalement, après maints détours, la sortie du parc de Saint-Cloud et de là le vélodrome du Parc des Princes, où eut lieu la dislocation.

L'itinéraire de l'excursion mesurait environ 20 kilomètres.

Cette saine et salubre journée de plein air, favorisée du reste par le temps, a été fort goûtée par les jeunes gens accourus à l'appel du Comité d'Education physique. Elle constitue une excellente préparation à un entraînement plus sévère ; il y a lieu de croire que les réunions du même genre qui pourront être organisées seront de plus en plus suivies.

Deux nouvelles coupes de l'U.S.F.S.A.

L'U.S.F.S.A. tenant compte des efforts louables accomplis par les clubs en vue de remettre en pratique le football association, vient de décider de créer deux nouvelles Coupes. En plus des trois Coupes nationales, nous aurons donc la Coupe des Alliés, ouverte à toutes les sociétés régies par les règlements du C.F.I., et la Coupe de la Commission, créée pour les équipes n'ayant pu s'engager en temps dans les Coupes nationales. Voici les renseignements relatifs à ces deux Coupes :

La Coupe des Alliés

1. L'U.S.F.S.A. organise une Coupe dite « des Alliés » ouverte à tous les clubs amateurs appartenant à une des fédérations du C.F.I.

2. La Coupe des Alliés se dispute par éliminatoires suivant le règlement de la Coupe d'Angleterre. Le tirage au sort des matches ayant lieu au début de l'épreuve.

3. Les engagements seront clos le 23 novembre, à 5 heures du soir. La commission de l'U.S.F.S.A. se réunira à cette date pour le tirage au sort et invite tous les clubs engagés à y être représentés.

4. Le premier tour aura lieu le dimanche 29 novembre, le deuxième tour le 20 décembre, le troisième le 24 janvier.

Les matches commençant à 2 h. 15, les tours suivants seront fixés ultérieurement, suivant le nombre des clubs engagés.

5. Le droit d'engagement est fixé à 2 francs par équipe.

5. Qualifications. — Tous les joueurs prenant part à la Coupe des Alliés doivent faire partie du club qu'ils représentent et être licenciés de leur fédération avant le 15 novembre, pour le premier tour.

Un délai de qualification de quinze jours sera exigé pour les tours suivants.

Les engagements sont reçus dès à présent au siège de l'U.S.F.S.A., 3, rue Rossini.

La Coupe de la Commission (U.S.F.S.A.)

Cette Coupe est organisée par l'U.S.F.S.A. pour les équipes ou sociétés n'ayant pu s'engager dans les Cou-

pes nationales. La clôture des engagements aura lieu le 23 courant. Les matches commenceront le 29. Droit d'engagement : 1 franc. La Coupe se disputera en match aller et retour, en un seul tour, s'il n'y a pas plus de dix engagements.

Mêmes qualifications que pour les Coupes nationales, sauf pour la question étranger, où le nombre n'est pas limité.

Les résultats d'hier

FOOTBALL ASSOCIATION

Gallia Club (1) bat Racing Club (1). — Après une lutte intéressante, sur le terrain du Perreux, le Gallia Club (1) l'a finalement emporté sur le Racing Club de France (1) par 3 buts à 1.

Club Français (1) bat Rueil Athletic Club (1), sur le grand du C.F., à la porte Brancion, par 4 buts à 1.

Racing-Sports (1) bat le Stade Athlétique de Pantin (1) par 5 buts à 1.

Légion Saint-Michel (1) bat le Club Athlétique du XV^e (1). — La Légion Saint-Michel l'emporte haut la main par 16 buts à 0.

Club des Sports Athlétiques bat Club Athlétique du XIV^e par 4 buts à 1.

Club Athlétique du XIV^e (2) bat Club S. Athlétique (2), par 1 but à 0.

Le Club Français (2) fait match nul contre la Légion Saint-Michel par 4 buts à 4.

Club Athlétique de la Société Générale (3) bat Rueil Athletic Club (3), par 2 buts à 1, à La Malmaison.

Jeunesse Républicaine du XIV^e (1) bat Athletic Club Batignollais (1) par 4 buts à 0.

FOOTBALL RUGBY

Le Stade Français (1) bat le Sporting Club Versailles (1), après une partie fort intéressante, par 8 points à 3.

L'International Boyau, aujourd'hui soldat et de passage à Versailles, renforce l'équipe du Sporting Club Versailles. Fernand Forgues, le célèbre Bayonnais, également soldat, devait faire de même, mais il se trouva retenu par son service au dernier moment.

Association Sportive du Lycée Roche (1) bat Racing Club de France (2), par 13 points à 6.

Association Sportive Française (1) bat Racing Club de France (1), par 10 points (2 essais transformés) à 7 (1 essai et 1 drop goal).

L'Association Sportive des P.T.T. (1) bat le Sporting (fusion du Sporting Club Universitaire de France et du Sporting Club de Vaugirard), par 25 points à 5.

Le Stade Français (2) bat A. S. de la Seine, par 17 points à 6.

Nouvelles Sportives

Les rugbymen écossais à l'armée. — Sur les 817 joueurs que comptent les vingt-quatre clubs écossais de rugby, 638 se sont déjà engagés.

Mort d'une aviatrice. — Une de nos aviatrices les plus connues, Mme Driancourt, vient de s'éteindre à Arcueil, après une longue maladie. Née à Lyon, le 17 décembre 1887, Mme Driancourt avait obtenu son brevet de pilote sur biplan Caudron en juin 1911 ; elle avait depuis pris part à différents meetings et effectué de nombreux vols publics en France et en Espagne.

Réouverture de la salle Masselin. — Le professeur Masselin, qui a été nommé instructeur de l'Union des Sociétés de Préparation militaire de France, a rouvert, rue de la Bienfaisance, sa salle d'armes et de culture physique.

CYCLISME

Le congrès du P.U.V.F. en 1914 annulé. — Chargée par le gouvernement militaire de Paris d'organiser un corps de volontaires cyclistes devant assurer le lien entre les unités composant le service de garde des voies de communication et de la préparation militaire cycliste des jeunes gens des classes 1915, 1916 et 1917, l'Union Vélocipédique de France est complètement occupée à ce devoir patriotique. En conséquence, le comité directeur du P.U.V.F. a émis le vœu que, « étant données les circonstances actuelles, le congrès annuel soit purement et simplement supprimé ».

Ce vœu a été transmis au bureau du conseil permanent, qui est absolument de cet avis et a décidé que le congrès de 1914 de l'U.V.F. serait annulé.

TRES SÉRIEUX : Je suis seul acheteur à 90 0/0 tous titres cotés. Francis, 28, r. du 4-Septembre. Tél. Cal. 16-28.

ASPIRINE

"Usines du Rhône"

Origine exclusivement Française.

La collection d' "Excelsior"

C'est le document le plus complet sur l'histoire de la guerre.

Nous ne pouvons plus assurer l'envoi de COLLECTIONS COMPLETES qu'à partir du 15 août, y compris notre numéro spécial hors série paru à Toulouse le 20 septembre, dont nous avons fait faire un nouveau tirage.

Joindre à toute demande 10 centimes par numéro pour la France et 20 centimes pour l'étranger.

Nous pouvons encore accepter de faire remonter au 15 août la date de départ des abonnements, quelle qu'en soit la durée, et assurer l'envoi des numéros parus depuis cette date, mais la collection du 1^{er} au 15 août est presque complètement épuisée.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNE

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — G. Marty.

Nos blessés tricotent pour nos soldats



Nos blessés actuellement en convalescence à Arcachon veulent, eux aussi, se rendre utiles. En attendant qu'ils retournent au feu, ils emploient leurs heures de repos à tricoter de chauds maillots pour leurs frères d'armes actuellement sur le front. Le geste est beau. Il méritait d'être signalé.

Le service postal des troupes anglaises



L'armée anglaise qui combat actuellement en France et en Belgique, a organisé un service postal qui assure de façon parfaite la transmission de la correspondance des soldats en campagne. Tous les jours, en effet, un volumineux courrier part pour l'Angleterre, où il est distribué dans le plus bref délai. C'est encore avec la même célérité qu'on remet aux troupes les lettres qui leur sont adressées d'outre-Manche.